

LA NYMPHOMANIE.

LA NYMPHOMANIE,

OU

TRAITÉ

DE LA FUREUR UTÉRINE,

DANS lequel on explique avec autant de clarté que de méthode, les commencemens & les progrès de cette cruelle Maladie, dont on développe les différentes causes ; ensuite on propose les Moyens de conduite dans les diverses périodes, & les Spécifiques les plus éprouvés pour la curation.

Par M. D. T. DE BIENVILLE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

CERTAINS préjugés peut-être s'oppoſeroient à mon but, ſi je ne commençois par rendre compte au Public des raiſons qui m'ont engagé à traiter & à approfondir une queſtion auſſi importante & auſſi délicate que celle-ci. Le premier ſoin d'un Auteur doit être de s'acquérir de la confiance ſur la nature des objets qu'il propoſe; ce n'eſt point encore aſſez, il doit prouver qu'il mérite cette confiance. Ses recherches & ſes découvertes heureuſes & prudentes, ſes

principes évidens, ses preuves morales & physiques, la netteté de sa méthode, la vérité & la facilité des moyens qu'il emploie, la nouveauté même de son sujet & de sa façon de démontrer, sont la route qu'il doit prendre pour persuader sans tromper, pour secourir sans être blâmé, & pour réussir sans craindre ou les faux préjugés ou les envieux.

Sans chercher à pénétrer les motifs qu'ont eus les auteurs anciens & modernes de laisser cette matiere dans l'obscurité du silence, ou du moins de ne l'ébaucher qu'imparfaitement, je m'en tiendrai seulement à exposer les raisons que j'ai eues de la traiter *ex professo*.

Le célebre Aſtruc, à la fin de ſon traité des *Maladies des Femmes*, nous en a laiſſé un petit eſſai en latin qui paroît avoir échappé avec peine à la modeſtie de ſa ſavante plume ; encore a-t-il affecté de l'écrire en cette langue pour le dérober aux yeux du vulgaire, & n'en donner la connoiſſance qu'aux hommes inſtruits & obligés par état de remédier aux déſordres de la nature.

Je n'oſerois condamner l'excès de modeſtie d'un homme ſi reſpectable ; mais je ne crois point que ſon ſilence ſoit une loi. Je ſais que tout homme qui écrit pour être utile à ſes ſemblables,

doit connoître les vraies bornes de la pudeur, & s'y ſoumettre; &, bien loin de manquer à ces lois ſacrées, je ſuis perſuadé que les moyens que j'emploie ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puiſſant & plus sûr pour établir ſon empire, que d'offrir aux yeux des perſonnes mêmes du ſexe, le tableau vif & frappant des maux affreux & incroyables prêts à accabler une jeune fille, au premier pas qu'elle fait pour ſortir de la voie de l'honnêteté? Puiſſe mon pinceau être aſſez expreſſif & mes couleurs aſſez naturelles pour inſpirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice! Puiſſe mon ſecours ſervir

à vaincre de si dangereuses foiblesses !

L'esprit humain, borné par lui-même, séduit & aveuglé par les passions, est bien plus sensible à la crainte d'une punition physiquement démontrée, qu'aux menaces d'une correction moralement établie, que l'éloignement rend peu touchante, & dont l'espérance efface le terme, la mesure, & souvent la réalité. Quelles obligations le Public n'a-t-il pas à l'énergique traité de *l'Onanisme* ? Quelle vertu n'ont pas ces images vraies & effrayantes que le célebre *Tissot* y peint avec force ? Combien de milliers de jeunes gens ont-ils évité par ces avis l'abyme où ils alloient se plonger ? Que de milliers encore s'en

ſont retirés par ſon ſecours, au moment de périr au milieu de ce déſordre, peint avec tant de vivacité & de vérité dans ſon ouvrage ?

Au reſte, peut-on regarder comme dangereux un livre qui ne tend qu'à détourner d'une volupté illicite, à effrayer les jeunes perſonnes qui pourroient avoir du penchant pour cette malheureuſe manie, & à retenir la fougue vicieuſe du tempérament, par des leçons puiſſantes, & par des principes & des conſéquences puiſées dans la nature, faites pour perſuader ?

Si cet ouvrage vient à tomber entre

les mains des jeunes perſonnes, ſoit par l'inattention des peres & meres, ſoit par la négligence des perſonnes faites pour veiller à leur éducation, ſoit enfin par la ſéduction de quelques ames libertines qui ne manquent jamais d'artifice pour ſe procurer l'entrée des maiſons honnêtes; ſi, en un mot, par tel accident que ce puiſſe être, une jeune fille ſe trouve à même de lire ce livre, qu'en arrivera-t-il? rien. Elle ſera dans le cas, tout au plus, de gémir ſur l'aſſemblage prodigieux des imperfections auxquelles ſon ſexe eſt ſujet, & ſur les cauſes infiniment multipliées de ſon dérangement & de ſon entiere deſtruction.

Les connoiſſances prématurées qu'elle ſera à même d'acquérir par cette lecture, ne ſerviront point à l'enorgueillir ni à la corrompre ; elle ſentira la fragilité de ſa nature, elle reſpectera & chérira même des principes qui la garantiront certainement du naufrage prochain auquel le ſexe eſt expoſé par ſa foibleſſe.

C'eſt pourquoi, bien perſuadé du peu de mal que peut faire mon ouvrage, je n'ai point héſité de le mettre au jour, par rapport au bien réel qu'il doit produire. Car quels avantages n'en pourront pas tirer les peres, les meres, & toutes les perſonnes qui ſont chargées de l'édu-

cation des jeunes filles? Avec quelle connoiſſance & quelle diſcrétion ne pourront-ils point diriger & éclairer les diſpoſitions naiſſantes de ces tendres éleves? & combien ne s'eſtimeront-ils pas heureux de pouvoir devenir eux-mêmes les médecins ſecrets d'une maladie capable de couvrir de honte celle qui en eſt attaquée, & de cauſer les plus cruels chagrins à ceux qui ont donné le jour à cette infortunée? D'ailleurs, je ne vois aucune raiſon ſolide qui puiſſe forcer, ou ſimplement autoriſer la Médecine à garder le ſilence ſur un mal qui ne doit pas être un objet moins important que les autres de ſes recherches & de ſes ſecours.

Un auteur célebre, auſſi recommandable par ſa piété que par ſes connoiſſances dans les principes de l'art de guérir, qu'il a développés avec une érudition, une méthode & une éloquence admirables; cet auteur reſpectable a mis en queſtion s'il étoit permis à un Médecin honnête de donner des préſervatifs contre les accidens provenans d'un crime auquel on ne peut penſer ſans horreur.

Il n'a pas craint de ſe répondre à lui-même, que chaque ſcience devoit ſe borner à ſon objet; & en même temps s'en occuper toute entiere; qu'en conſéquence, le mal phyſique étant l'objet de la Mé-

decine, tous les accidens qui en résultoient exigeoient nécessairement l'étude & les recherches du Médecin, non-seulement pour appliquer les remedes aux maux actuellement existans, mais encore pour trouver des moyens capables de les prévenir, sans faire attention à l'horreur de leur principe. Il n'appartient qu'à Dieu de faire trouver au coupable la mort dans son propre crime; c'est à nous de trembler en adorant l'équité de ses jugemens; mais nous ne devons pas cesser d'implorer & d'imiter, selon notre pouvoir, son excessive miséricorde. Je dois moi-même ce témoignage à la vérité & à sa clémence infatigable; car j'ai vu plusieurs

malades dans un danger éminent ; & si j'ai désespéré de leur rétablissement, c'étoit plutôt à cause de leurs blasphêmes & de leurs imprécations continuelles, que par la nature de leur mal ; j'ai vu ces mêmes malades recouvrer une santé parfaite, effet aussi étonnant qu'admirable de la divine miséricorde.

Si un Médecin est donc obligé par état de travailler non-seulement à la guérison d'une maladie quelconque ; mais encore, s'il est possible, à en prévenir l'existence, pourra-t-on le blâmer sans injustice, lorsqu'il prend la voie la plus certaine & la plus générale pour

arriver au but qu'il se propose ? . . . Voilà le cas où je me trouve. La maladie dont je traite n'est point une chimere, elle n'est que trop réellement existante dans le sexe, elle n'y fait tous les jours que des progrès trop rapides. Quand tout le monde me nieroit la vérité de ce que j'avance, je serois obligé de m'en rapporter à l'évidence de mes connoissances & de mes découvertes.

Je suis donc fondé à en développer les causes & les variations, & mon devoir exige que j'en propose les remedes.

A cette premiere réflexion, il en succede une autre plus essentielle à la con-

ſervation de l'eſpece. Parmi les moyens propres à être oppoſés à la contagion, il s'agit de choiſir le plus efficace, & celui dont la connoiſſance peut devenir la plus sûre, la plus prompte & la plus univerſelle. Or, que peut-on imaginer de plus capable d'obtenir ces différens ſuccès, qu'un ouvrage dont toutes les vérités ſont ſenſibles, dont les expreſſions, moins éloquentes que naturelles & effrayantes, ſont autant de foudres capables d'étonner les têtes les plus opiniâtres & les plus forcenées?

Je ſerai trop heureux ſi mes réflexions peuvent être de quelque utilité à la ſo-

ciété. Sans doute l'amour du bien public qui conduit ma plume, ne me répond pas de son succès. Peut-être quelques savans daigneront-ils critiquer cet ouvrage ; je souhaite que des sentimens pareils à ceux qui mont porté à le faire, les engagent à en dire leur avis. Le public ne pourra qu'y gagner ; je serai toujours glorieux d'être humilié, puisque je pourrai me féliciter au moins d'avoir tiré des ténebres une matiere intéressante, mon ouvrage dût-il y être lui-même plongé par un autre bâti sur ses ruines. Je n'ai point une idée assez avantageuse de mes connoissances pour me croire exempt d'erreurs; puisse seulement quelqu'un plus digne que

moi se rendre maître de la carriere que je n'ai fait qu'ouvrir. Je céderai sans rougir, & même avec plaisir, à des vérités rendues plus frappantes, à des principes plus sûrs, & à une éloquence plus énergique & plus effrayante.

Quoi qu'il en soit, c'est moins pour les gens de l'art que j'écris, que pour le commun des hommes & des femmes, qui, simples dans leurs pensées, me sauront bon gré de la simplicité des miennes. L'expérience leur montrera que je suis sincere dans les images que je leur offre, & le succès de mes remedes les rendra reconnoissans envers moi par le cas qu'ils feront de mon travail.

Voici

Voici l'ordre que je m'engage à observer dans cet Ouvrage.

Dans le premier Chapitre, je prouverai la foiblesse du sexe par sa construction organique, afin de donner une suffisante connoissance de la nature des fibres & des muscles qui jouent le principal rôle dans les accidens de la matrice.

Dans le second, je ferai voir en général ce que c'est que la *Nymphomanie* ou Fureur utérine.

Dans le troisieme, j'en déduirai les causes & les divers accidens.

Dans le quatrieme, je parlerai de la

différence de ſes degrés & de ſes ſymptômes.

Dans le cinquieme, j'établirai quels en ſont les ſignes diagnoſtiques & pronoſtiques.

Dans le ſixieme, je donnerai des méthodes de guérir, & j'indiquerai les ſpécifiques les plus certains pour les différens périodes. Je ne déguiſerai pas le peu d'eſpoir de guériſon qui reſte à celles qui ſont parvenues au troiſieme & dernier période. J'indiquerai néanmoins les ſpécifiques les plus éprouvés, & je donnerai les regles de conduite les mieux entendues pour guérir, ſi toutefois cela eſt

encore poſſible ; ou au moins pour obvier au déſeſpoir auquel une malade eſt toujours prête à ſe livrer dans l'extrémité de ce mal.

A la fin on trouvera un Appendix de formules auxquelles on aura recours ſuivant leur numéro ; & afin que l'on ne ſe trompe pas ſur les doſes qu'on doit employer, je vais expliquer ce que l'on entend par poids & meſure en Médecine.

La livre n'a que douze onces ; l'once contient huit dragmes ; la dragme, trois ſcrupules ; le ſcrupule, vingt grains ; le grain peſe un grain d'orge.

La pinte de Paris eſt de trente-deux

onces; la chópine, de ſeize; le demi-ſetier, de huit; le poiſſon, de quatre; le demi-poiſſon, de deux onces de liqueur. Le gobelet eſt la huitieme partie d'une pinte. La cuillerée eſt une cuiller d'argent ordinaire, qui contient une demi-once de liqueur. La poignée eſt déſignée par m. j; c'eſt ce que la main peut contenir. La pincée eſt ce qui peut être pris entre les trois doigts; elle eſt déſignée par pug. j. Par *aa* ou *ana*, il faut entendre, *de chacun*; par Q. F. *une quantité ſuffiſante*; par S. A. *ſuivant l'art* ou *les regles de l'art*; par B. M. *bain-marie*, & par B. V. *bain de vapeurs*. Avec ces petits éclairciſſemens, il ſera poſſible à

tout le monde de faire uſage de mes formules ſans rien riſquer. Je déſire bien ardemment qu'on ſe ſerve de cét ouvrage avec autant de ſuccès que j'y ai employé de travail, d'attention & de candeur, en me dépouillant en faveur du Public de quelques connoiſſances que bien des gens auroient conſervées comme de rares ſecrets. C'eſt un reproche qu'on pourroit faire à juſte titre à quelques gens de l'art, aſſez célebres d'ailleurs. Eſt-ce petiteſſe d'eſprit? eſt-ce un intérêt ſordide? De quelque côté qu'on les enviſage, ils ſont également mépriſables. J'en ai entendu plus d'un ſe féliciter de n'avoir donné au Public que ce qu'ils vouloient

bien perdre, & d'avoir réservé pour eux seuls les vrais spécifiques propres aux maladies dont ils ont traité. On n'est point surpris de trouver cette façon de penser chez un charlatan ; mais peut-elle exister dans une ame honnête, noble & humaine ?



TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



LA NYMPHOMANIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties organiques de la Femme.

COMME la naiſſance & les progrès de la maladie que nous appelons *fureur utérine*, viennent abſolument des impreſſions & des mouvemens des fibres intérieures des organes, je crois devoir me diſpenſer de donner ici la deſcription des parties extérieures de la femme.

Je me bornerai donc à décrire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, ſes

parties intérieures, & fur-tout celles qui concourent immédiatement aux impreffions & affections de la matrice, comme fiége principal des fâcheux accidens dont j'entreprends de faire l'effrayant tableau.

Nous confidérons dans les parties de la femme deux conduits ; l'un appelé le canal de l'urétre, dont nous ne donnerons aucune defcription, parce qu'il eft tout-à-fait étranger à notre fujet ; l'autre eft le vagin, que les anatomiftes nous difent être un canal long, qui defcend depuis l'orifice de la matrice, jufqu'à l'extrémité des parties honteufes de la femme.

Dans les vierges, on lui donne environ cinq à fix pouces de longueur ; il paffe entre la veffie & le rectum. Des deux membranes qui compofent fa fubftance, l'une eft interne, & l'autre eft externe.

L'interne eft un tiffu de nerfs qui la rendent conféquemment très-fenfible. Sa partie intérieure eft pleine de rides fpirales qui s'étendent dans l'accouchement. Ce

canal eſt rempli de véſicules qui contiennent une eſpece de mucoſité que déchargent une infinité de petites glandes ; de-là vient l'humidité fort néceſſaire dans le vagin.

La membrane externe eſt un tiſſu de fibres muſculaires capables d'extenſion & de contraction. On voit à la partie inférieure de l'orifice de ce canal, un plexus de vaiſſeaux qui compoſent un corps caverneux rempli de ſang artériel que déchargent ces vaiſſeaux dans certains momens de volupté, qui étant embraſſés par une quantité de fibres muſculaires dont nous venons de parler, contractent ſinguliérement l'orifice, & procurent une ſenſibilité exquiſe.

Les arteres & les veines de la partie ſupérieure du vagin viennent des hypogaſtriques, & celles de la partie inférieure ont leur principe dans les hemorroïdales. Elles ſe communiquent les unes aux autres, & ſont deſtinées à les vivifier pour gonfler & roidir les corps caverneux par l'extrême

ſenſibilité qui y regne. Le ſurplus du ſang des arteres eſt rapporté par les veines dans la veine-cave.

La matrice eſt un corps membraneux compoſé d'un tiſſu cellulaire de fibres, couvert d'une grande quantité de vaiſſeaux ſanguins. Sa figure reſſemble exactement à celle d'une poire, dont la cavité peut contenir une groſſe amande. Sa longueur, depuis ſon orifice interne juſqu'au fond, eſt de trois travers de doigts; ſa partie poſtérieure eſt large de deux pouces, & l'antérieure d'un. Elle a un pouce d'épaiſſeur. Sa ſituation eſt dans la partie inférieure de l'hypogaſtre, entre le rectum & la veſſie, où les os pubis la défendent par devant, & l'os ſacrum par derriere; mais il regne certain eſpace entre eux & elle, ce qui occaſionne dans le ſexe la groſſeur des hanches.

Son orifice, qui ſe joint à la partie ſupérieure du vagin, eſt fort petit, & reſſemble aſſez au muſeau d'un chien; ſa

cavité interne à la gorge de l'orifice, s'appelle *col de la matrice*. Sa ſurface eſt inégale, & pleine de rides dans les intervalles deſquelles on remarque pluſieurs conduits très-petits qui arroſent le col de la matrice pendant l'écoulement des ordinaires. Les fleurs-blanches viennent des glandes qui ſont à l'origine de ces petits conduits, & qui ſont proprement le ſiége de cette maladie ſi commune aujourd'hui dans le ſexe, qui la ſupporte ſans faire réflexion qu'il porte un principe de mort : les remedes en ſont néanmoins à préſent très-connus.

Le col de la matrice a de petits trous qui ſont les extrémités des conduits qui viennent des véſicules ſéminales, deſtinés à verſer dans la matrice une liqueur mucilagineuſe & ſpermatique, que les véſicules pompent & attirent des teſticules ou ovaires de la femme, & qui, n'étant point une ſemence, en tient néanmoins lieu, par le plaiſir qu'elle cauſe en ſortant de ces véſicules, qui ſont de petits corps

ſphériques ſervant de réceptacle à cette liqueur ſpermatique, qui y eſt introduite par les vaiſſeaux déférens qui prennent leur origine dans les ovaires. Ces véſicules ſont nerveuſes & muſculaires ; elles ſe dilatent par le mouvement des muſcles accélérateurs qui leur font attirer la liqueur ſpermatique, qui dans le moment les oblige à ſe contracter, pour la pouſſer avec force dans la cavité de la matrice. Juſque-là la femme a agi toute ſeule, & comme le mouvement particulier de ſes organes nous étant bien connu, eſt ſuffiſant pour nous mettre parfaitement au fait des cauſes puiſées dans ſa nature, qui ſont relatives aux accidens de la fureur utérine, nous n'irons pas plus loin ſur l'uſage de ſes muſcles & de ſes fibres, dont la progreſſion nous meneroit, comme malgré nous, aux principes & aux effets de la génération.

Nous nous réduirons à dire encore quelques mots ſur la ſituation des veines, des arteres & des nerfs, de la matrice & de

ses ligamens, parce que toutes ces choses importent singuliérement à notre sujet ; & quoique les ovaires n'aient pas un rapport bien essentiel aux accidens dont je traite, je crois cependant nécessaire d'en faire connoître la nature, la situation & les effets, qui deviennent fréquemment la source de quantité d'accidens, par l'ignorance des peres & meres, ou de celles qui sont chargées de l'éducation de la jeunesse.

Les arteres & les veines de la matrice viennent des hémorroïdales, des hypogastriques, & des vaisseaux spermatiques qui s'anastomosent l'un avec l'autre. Les nerfs de la matrice viennent des intercostales, & de ceux qui sortent de l'os sacrum. Il y a beaucoup de vaisseaux lymphatiques dans sa surface interne, qui, s'unissant peu à peu, forment de grosses branches qui ont leur insertion dans le réservoir du chyle. Tous les vaisseaux de la matrice rampent sur sa surface externe, faisant plusieurs tours

& replis qui les garantiffent de rupture dans l'extenfion.

La partie poftérieure de la matrice ne tient à rien ; l'antérieure eft attachée à la veffie & au rectum, & chaque côté par deux efpeces de ligamens qu'on divife en ligamens larges & en ligamens ronds.

Les ligamens larges ne font autre chofe qu'une production du péritoine qui part des côtés de la matrice. Ils font compofés d'une double membrane qui en contient une autre dans fa duplicature. On les compare communément, à caufe de leur figure & de leur largeur, aux ailes des chauves-fouris.

L'ovaire eft attaché à une de leurs extrémités, laquelle a fes vaiffeaux déférens, l'un qui s'infere dans le fond de la matrice, & l'autre qui va fe rendre dans les véficules féminales vers fon col.

Les ligamens ronds naiffent de la partie antérieure & latérale du fond de la matrice, &, paffant par les productions du péritoine à travers les anneaux des mufcles obliques

& tranſverſaux de l'abdomen, vont ſe perdre dans la graiſſe auprès des aines, où ils forment une expanſion en patte d'oie.

Il y a dans les femmes quatre vaiſſeaux ſpermatiques. Ils ſont plus courts que ceux des hommes : chaque artere forme pluſieurs plis & retours; en deſcendant elles ſe partagent en deux branches, dont la plus petite va à l'ovaire, & la plus groſſe ſe diviſe en trois, dont il y en a une qui ſe diſtribue ſur la matrice, une autre au deſſus du vagin, la troiſieme ſur les ligamens de la matrice & les trompes de Fallope.

Les ovaires ſont deux corps de figure ovale, un peu aplatis ſur le devant, dont chacun eſt ſitué aux côtés, à deux travers de doigt ou environ de diſtance du fond de la matrice. Ces ovaires, que nous appelons auſſi *teſticules de la femme*, ſont glanduleux & membraneux, & preſque de moitié moins gros que ceux des hommes. Leur ſurface naturelle eſt polie; ils ſont couverts d'une membrane propre qui adhere fortement à

leur subſtance, & d'une autre membrane commune qui vient auſſi du péritoine, & qui couvre les vaiſſeaux ſpermatiques. Leur ſubſtance eſt un compoſé de glandes, de fibres & de membranes qui laiſſent de petits eſpaces entre elles, dans leſquels il y a des véſicules rondes de différente groſſeur, pleines d'une liqueur blanche. On en remarque quelquefois juſqu'à une douzaine dans un ſeul ovaire.

Je ne décrirai pas comment & ſous quelle forme les nerfs ſont attachés à l'ovaire, ou plutôt à ſes interſtices; je ne dirai rien de la chute des œufs, de leur fécondation dans la matrice, parce que ces ſpéculations ſont très-étrangeres à mon objet; mais je ne puis m'empêcher de parler de la chute contre nature de ces mêmes œufs, parce que, comme je l'ai déja annoncé, elle eſt une ſource d'accidens notables auxquels, ſur-tout les jeunes perſonnes, ſont ſujettes.

Par cette chute contre nature, j'entends la chute des œufs avant leur maturité,

c'eſt-à-dire avant le terme preſcrit par les regles ordinaires de la nature, ſoit dans l'ordre de la génération chez les femmes, ſoit dans celui du flux menſtruel dans toutes les perſonnes du ſexe.

Sa cauſe vient de quelque indiſpoſition des ovaires qui les forment, ou de quelque impureté du ſang qui ſe mêle dans la ſubſtance de ces œufs, d'où vient qu'ils ſe détachent les uns après les autres avant le temps. Alors leur ſubſtance, ſemblable à celle d'un fruit avorté, ou piqué des vers, cauſe une grande irritation dans la cavité de la matrice, & par ſon âcreté mordicante inciſe les extrémités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, ce qui fait fluer long-temps le ſang pur des veines; c'eſt ce qu'on appelle *perte de ſang* : premiere incommodité. La ſeconde, c'eſt qu'il en arrive les coliques les plus aiguës; & la troiſieme enfin, qui eſt la plus dangereuſe, ce ſont des ulceres à la matrice. Heureux qui ſait les connoître quand ils exiſtent dans cette partie, plus

heureux encore qui sait y faire parvenir les vrais spécifiques !

Lors au contraire que par quelque obstruction dans les viscères, ou par le défaut d'une bonne formation, soit aussi que par son propre vice, ou telle maladie que ce puisse être, le sang n'ait point la force de porter dans les vésicules ce suc précieux qui forme la fécondité de la nature, il s'ensuit la stérilité incurable quand le vice est dans les solides, ou bien la jaunisse & les pâles-couleurs qui réduisent bientôt la malade au tombeau, si on n'a recours au plutôt aux remedes capables de rétablir les fluides.

On trouvera à la fin de mon *Appendix des Formules*, deux spécifiques, dont on choisira le plus commode, suivant les situations des personnes & le goût de la malade.

Je me suis beaucoup plus étendu que je n'aurois voulu le faire sur le détail des parties organiques de la femme ; mais j'en ai cru la connoissance si nécessaire pour la suite de cet Ouvrage, que je me suis, par cette

raifon, beaucoup moins reftreint que je ne l'avois d'abord projeté. Il convient à préfent de donner une idée générale de la Nymphomanie.

CHAPITRE II,

Dans lequel on explique en général ce que c'eft que Nymphomanie, ou Fureur utérine.

ON entend par Nymphomanie, un mouvement déréglé des fibres dans la partie organique de la femme. Cette maladie eft différente de toutes les autres, en ce que celles-ci attaquent fubitement, & annoncent prefque fur le champ, par des fymptômes évidens, toute leur malignité : celle-là au contraire fe cache prefque toujours fous le dehors impofteur d'un calme apparent ; & fouvent elle eft déja d'un caractere dangereux, qu'on ne s'eft pas encore apperçu,

non-feulement de fes progrès, mais même de fes commencemens. Quelquefois la malade qui en eft atteinte a un pied dans le précipice, fans fe douter du danger; c'eft un ferpent qui s'eft infenfiblement gliffé dans fon cœur: heureufe fi, avant d'en être mortellement bleffée, elle a encore la force de fe fouftraire par une prompte fuite au cruel ennemi qui veut la perdre!

Cette maladie furprend quelquefois les jeunes filles nubiles, dont le cœur prématuré pour l'amour a parlé en faveur d'un jeune homme dont elles font devenues éperdûment amoureufes, & pour la jouiffance duquel elles trouvent des obftacles infurmontables.

On voit auffi des filles débauchées qui ont vécu quelque temps dans le défordre d'une vie voluptueufe, être tout d'un coup attaquées de ce mal; ce qui arrive lorfqu'une retraite forcée les tient éloignées des occafions qui favorifoient leur fatal penchant.

Les femmes mariées n'en font point

exemptes, fur-tout celles qui fe trouvent unies à des époux d'un tempérament foible qui exige de la fobriété dans les plaifirs, ou à un homme froid peu fenfible aux délices de la jouiffance.

Enfin les jeunes veuves y font fouvent expofées, fur-tout fi la mort les a privées d'un homme fort & vigoureux, dans le commerce duquel, par des actes vivement répétés, elles avoient acquis l'habitude des plaifirs, dont le délicieux fouvenir occafionne chez elles des regrets amers, qui produifent infenfiblement des troubles, des agitations & des mouvemens d'abord involontaires, mais dont les fuites réduifent bientôt l'ame dans l'état le plus fâcheux.

Toutes en un mot, dès qu'elles font une fois atteintes de ce mal, s'occupent avec autant de force que de vivacité, & fans interruption, des objets qui peuvent porter dans leurs paffions l'infernal flambeau de la lubricité, fur-tout fi elles y font portées par la véhémence naturelle du tempérament.

Elles donneront encore de l'extenſion à cette véhémence naturelle, ſi elles s'entretiennent avec des romans luxurieux, qui commencent par diſpoſer le cœur aux ſentimens tendres, & finiſſent par inſpirer & apprendre les laſcivetés les plus groſſieres. Elles augmentent les feux qui les dévorent, par des recueils de chanſons, dont leurs voix paſſionnées chériſſent & répetent ſans ceſſe les airs & les paroles, qui ſoufflent dans leur ame le poiſon qui doit les tuer.

Dans les converſations particulieres avec leurs compagnes, elles ont grand ſoin de faire tomber les propos ſur les objets qui les flattent, bien loin de faire des efforts continuels pour les bannir de leur imagination. Si, malgré toute leur adreſſe, elles n'ont pu empêcher la converſation de tomber ſur des objets étrangers à leurs paſſions, elles tombent dans une langueur & un ennui mortel, qu'il leur eſt impoſſible de diſſimuler.

Elles ſe déshonorent ſans ceſſe en ſecret par des pollutions habituelles, dont elles

font elles-mêmes les infortunées ouvrieres, quand elles n'ont pas encore ouvertement franchi les barrieres de la pudeur; ou bien, quand l'impudence commence à se mettre de la partie, elles ne craignent plus de se procurer cet affreux & déteſtable plaiſir, par le ſecours d'une main étrangere.

Toujours diſpoſées à prêter l'oreille aux complimens flatteurs & ſéduiſans des hommes qui les environnent, elles craignent les occupations les plus légeres, ſi elles ſont capables de les détourner un moment des ſales objets que leur imagination chérit.

De la promenade, où les jeux les plus innocens de la nature ont pris dans leur ame préoccupée la tournure des attraits les plus vifs de la volupté, elles paſſent à des tables ſomptueuſes dont les mets âcres, piquans & empoiſonnés, achevent de mettre le ſang dans un affreux déſordre.

Les vins vigoureux dont elles ſont ſans ceſſe abreuvées, les liqueurs ſpiritueuſes qu'elles avalent comme l'eau, l'abus qu'elles

font du café & du chocolat, dont l'excès chez elles eſt prodigieux, toutes choſes enfin dont une ſeule eſt capable de corrompre l'harmonie animale, & qui réunies mettent le comble aux feux qui les dévorent; tout cela porte dans les paſſions la torche ardente des plus honteuſes & des plus exceſſives cupidités.

Je conviens que tous ces fâcheux accidens, dont on ne ſauroit tracer un aſſez hideux tableau, ſont ſupportables dans les commencemens; mais les triſtes événemens qu'ils produiſent deviennent bientôt de la plus grande importance, ſi on n'embraſſe au plus vîte, & de la meilleure foi du monde, les moyens les plus ſages pour en réprimer le cours. Les femmes au contraire qui n'ont point la force de reculer quand elles ont fait le premier pas dans ce dédale d'horreurs, tombent inſenſiblement, & preſque ſans s'en appercevoir, dans des excès qui, après avoir flétri leur gloire, finiſſent par leur ôter la vie.

Vous les voyez continuellement abſorbées dans la même penſée, & leur plus grande crainte eſt d'en être diſtraites un ſeul moment. Elles ne ſongent qu'au fatal objet qui cauſe leur maladie ; elles ne voient que lui, toutes les puiſſances de leur ame en ſont comme immobiles ; elles n'apperçoivent & n'entendent plus rien de ce qui ſe paſſe autour d'elles, c'eſt-là leur principale affaire ; elles négligent abſolument toutes les autres, même celles d'où dépend le bon ordre de leur maiſon, & par conſéquent leur fortune. Triſtes & mélancoliques, elles aiment le repos & le ſilence ; & ſi elles l'interrompent, ce n'eſt que pour parler avec elles-mêmes : mais malheur à celui ou à celle qui oſera venir troubler ce délicieux ſilence ! La violence qu'elles ſe font pour diſſimuler les feux horribles qui les conſument, acheve de mettre le comble à leurs maux ; mais cette violence eſt de peu de durée.

Un bel adoleſcent ſe préſente à leur vue, que dis-je ? un homme tel qu'on veuille

l'imaginer ; car, dans le tourbillon de flammes qui composent leur atmosphere, les traits de feu qui partent de leurs yeux peuvent bien brillanter l'objet, quelque défectueux qu'il puisse être, jusqu'à transformer un Vulcain en un Adonis ; cet homme donc, quel qu'il soit, devient à l'instant l'objet de leur cupidité. Leur oreille se prête avidement aux moindres choses flatteuses qu'on leur dit, & même les complimens d'usage deviennent à leurs sens des séductions très-recherchées ; elles y répondent d'un ton de voix & avec des gestes qui annoncent déja une vive passion, & elles prennent au plus grand sérieux les plaisanteries usées qu'on veut bien leur faire. Non-seulement elles se rendent avec beaucoup de facilité aux désirs qu'elles croient avoir fait naître, mais plus souvent encore elles osent les prévenir avec une impudence qui les flétrit.

Cette maladie déja trop violente, n'est pas encore à son dernier période : on en voit les accès augmenter de jour en jour, avec

des caracteres de malignité les plus effrayans. La sensation réelle des plaisirs, jointe à ceux dont l'imagination répete sans cesse les diverses images, rend en peu de temps les maladies furieuses & effrénées ; alors franchissant les bornes de la modestie sans aucun remords, elles trahissent l'affreux secret de leur vilaine ame par des propos qui saisissent d'étonnement & d'horreur les oreilles les moins chastes ; & bientôt l'excès de leur lasciveté ayant épuisé toutes leurs forces, elles secouent le joug imposant & glorieux de la pudeur, & avec un front ouvertement déshonoré, elles sollicitent d'une voix aussi vile que criminelle les premiers venus à répondre à leurs insatiables desirs. Si elles trouvent de la résistance, elles se flattent de la vaincre à force de séduction. Quel art n'emploient-elles pas pour cela dans leurs propos & leurs gestes ? Et quand un juste mépris est le paiement de ces avances, vous voyez ces monstres malheureusement revêtus d'une figure humaine s'abandonner à des

excès de fureur, dont les ſuites ſont de vous accabler hautement des plus injuſtes reproches. Elles vous pourſuivent par des propos qu'elles inventent pour flétrir votre réputation, vous perſécutent avec autant d'éclat que d'opiniâtreté; & après avoir fait mille tentatives inutiles contre votre repos & votre gloire, elles ſe livrent avec violence, & même ſouvent ſans précaution, à tout ce que la vengeance peut inſpirer de plus cruel & de plus tragique.

Juſques ici cette maladie, quelque fâcheuſe que nous ayons pû la peindre, n'a point paſſé les bornes du délire mélancolique; mais on va bientôt lui voir prendre tous les caracteres d'une manie ouverte.

C'eſt alors qu'elles crient & s'emportent continuellement comme des inſenſées, qu'elles diſent & contrediſent, ſifflent & applaudiſſent, nient & affirment, font des ſignes & des geſtes ridicules, tiennent des propos qui leur ſont propres pour émouvoir les paſſions des hommes; & afin d'y réuſſir plus

sûrement, elles affectent des nudités qu'elles ont l'imbécillité de croire qu'on voudra bien attribuer à des distractions vives, qu'elles feignent assez mal-adroitement pour que le jeune homme le moins expérimenté ne puisse jamais être leur dupe. Si malgré tout on les désespere, elles se jettent sur vous toutes furieuses, & l'excès de leur frénésie vous donne à peine le temps d'échapper de leurs mains.

Quelqu'un qui n'a pas été témoin de ces cruels accès, aura peine à se persuader les terribles vérités que je suis obligé de développer dans cet Ouvrage. Avant d'avoir vu par moi-même les climats moins favorisés de la nature, où le sang, au lieu d'être animé par un air sulfureux & balsamique, est sans cesse altéré par des pelotons de glace, qu'on y dévore par la fatale nécessité de respirer; où, au lieu des parfums qui lui donnent de l'action & de la nourriture, on est sans cesse environné de molécules froides, humides & très-malfaisantes, qui détruisent les parties

ſpiritueuſes du ſang, dont la circulation eſt toujours languiſſante dans les veines, & par conſéquent incapable de ſe réparer ; avant, dis-je, d'avoir parcouru ces climats que je croyois heureux, parce que, ſelon moi, les mortels devoient y être moins en proie aux paſſions qui, toutes céleſtes dans leur principe, deviennent cependant par nos abus des ſources inépuiſables de diſgraces ; avant que par une fatale expérience, auſſi humiliante pour l'humanité, que déſolante pour l'honnête homme qui s'occupe avec tendreſſe du bonheur de ſes ſemblables, j'aye été parfaitement inſtruit que le feu de la lubricité, bien plus fort & plus actif que celui de la nature, ne connoît point la différence des climats ni des conſtitutions, mais brûle partout & en tout avec le dernier excès, juſque dans les antres les plus glacés ; j'aurois cru avec tout le monde que cette maladie devoit preſque être ignorée dans les pays froids : c'eſt pourquoi, dit un grand homme, dont je ne ſuis pour ainſi dire que le traducteur, j'ai vu ſans

sans surprise le silence des auteurs nés dans ces climats, sur une matière aussi importante. Mais, ajoute-t-il, je ne peux cacher mon étonnement, quand je vois les plus célebres auteurs de l'antiquité, habitans des pays méridionaux, tels qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Celse*, *Paul Ægineta*, qui ont traité de la médecine dans la Grece & l'Italie, observer un profond silence sur la fureur utérine. Mais je suis encore plus surpris que des médecins qui ont vécu dans des siecles moins reculés, & qui ont acquis une grande réputation parmi nous, sur-tout ceux qui ont passé leurs jours dans des climats chauds, où l'on présume que cette maladie est plus commune, tels qu'*Arnaud de Ville-neuve*, *Valescus de Tarente*, *Bernardus Gordonius*, *Guillaume Rondelet*, de Narbonne, *Antoine Guainier*, *Alexandre Benedetti*, Italien, qui tous ont traité *ex professo* des maladies des femmes, semblent comme avoir affecté de ne pas dire un mot de la fureur utérine.

Soranus, médecin Grec (c'est toujours le

même auteur qui parle) un peu plus ancien que *Gàlien*, qui s'est acquis beaucoup de réputation sous l'empire de *Trajan*, est le seul de l'antiquité qui ait écrit sur cette matiere. Nous n'avons plus cet ouvrage ; mais *Aëtius*, liv. XVI, chap. LXXIV d'un Traité qui a pour titre *De la Médecine tirée des anciens*, avoue que ce qu'il dit de la nymphomanie dans ce chapitre, est extrait de *Soranus* ; mais comme l'inscription est de *Janus Cornarius*, qui a traduit en latin les ouvrages d'*Aëtius*, M. *Astruc*, voulant puiser dans les sources grecques le véritable nom de cette maladie, a parcouru les seize livres en manuscrit d'*Aëtius*, qu'il a trouvés dans la bibliotheque du roi de France, & il y a vu que le titre du chapitre en question est περί της νυμφομανια.

Nicolas Myrepsus d'Alexandrie, parle d'un antidote dont il loue l'excellence contre la nymphomanie ; mais il n'en dit rien de plus : on doit cependant présumer que c'est de la fureur utérine dont il a entendu parler.

Zanaras, page 23, tome III de ses Annales, rapporte qu'Eusébie, femme de l'empereur Constance, fils de Constantin le Grand, fameuse par sa beauté, mais plus connue encore par ses disgraces avec son époux qui étoit foible, froid, & conséquemment très-peu propre aux plaisirs dont il se privoit à cause de ses infirmités habituelles, est tombée dans une langueur mortelle, à laquelle ont succédé les accès les plus violens de la fureur utérine, qui ont terminé ses jours avant ceux de Constance.

Outre le terme de *Nymphomanie* que nous adoptons pour exprimer cette maladie, on lui donne encore différentes dénominations. *Moschio*, médecin Grec, l'appelle *satyriasis*, d'autres *métromanie*, d'autres *érotomanie*, qui signifie *manie d'amour*; mais tous ces noms étant arbitraires, nous nous en tiendrons à celui de *Nymphomanie*, toutes les fois qu'il sera question de la fureur utérine.

Je m'attends que ce livre excitera bien plus la curiosité des jeunes gens que celle

du ſexe ; je croirois donc manquer au zèle que je leur aï particuliérement voué, ſi je terminois ce chapitre ſans leur offrir un puiſſant correctif pour l'idée favorable qu'ils ont de leur force & de leur excellence au-deſſus de la femme : cet antidote eſt l'Onaniſme de M. *Tiſſot*. Tout ce que je pourrois dire à cet égard ne pourroit jamais atteindre l'énergie & la vivacité des tableaux de ce grand homme : je pourrois être auſſi vrai que lui, mais non auſſi intéreſſant. Combien s'en trouvera-t-il qui, après la lecture de cet important ouvrage, ſe replieront ſur eux-mêmes avec des craintes fondées & ſalutaires, qui produiront en eux le commencement de la ſageſſe ? Ils ſeront ſans doute les plus fortunés. Mais combien d'autres verront-ils naître à l'inſtant du fond de leur ame, non cette crainte conſolante qui vient d'une juſte horreur du crime, mais une foule d'accuſateurs déſeſpérans qui les feront frémir à la vue des maux phyſiques auxquels ils ſe ſont expoſés par leur propre faute ? L'horreur des

accidens actuellement exiſtans, celle de ceux qui doivent en réſulter néceſſairement, jettera dans leur ame cette langueur mortelle, perſécutrice éternelle & infatigable des criminels qui n'ont pas craint de travailler à la deſtruction de leur être.

Une lueur d'eſpérance viendra les tirer de cette eſpece d'anéantiſſement; ils auront entendu parler d'un de ces hommes bien plus chers à leurs ſemblables, qu'ils n'en ſont véritablement chéris, bien moins reſpectés, qu'ils ſont reſpectables par la tendreſſe philoſophique avec laquelle ils s'occupent des maladies peu apparentes, mais évidemment contagieuſes & mortelles, qui déſolent l'eſpece, & qui aſſomment ſans que le malade fourniſſe à celui qui le traite, d'autres lumieres que celles qu'il puiſe dans ſa propre expérience, & dans une étude d'autant plus laborieuſe, que l'équivoque ſe préſente ſans ceſſe pour obſcurcir ces mêmes connoiſſances qu'il croit avoir acquiſes, & que ſouvent cette équivoque eſt appuyée par la honte

opiniâtre & déplacée du malade, qui se flatte toujours de sauver sa vie & son honneur en usant des secours généraux de la médecine.

Je suppose donc qu'ils iront trouver cet homme célebre avec toute la confiance qu'inspire l'excès du malheur : qu'en arrivera-t-il ? L'épouvantable peinture qu'un honnête homme, qui ne veut point se déshonorer par un pronostic flatteur, est obligé de leur faire des désordres qui existent dans leur économie animale, peinture qui est dans ce moment le frein le plus respectable qu'on puisse opposer à l'excès de leur passion & de leur brutalité, peinture dont ils sentent la vérité par la consomption douloureuse, & souvent désespérante, dont ils sont jour & nuit les infortunées victimes ; cette peinture, dis-je, qui n'est encore ordinairement qu'une ombre qui voile à leurs yeux une infinité d'autres conséquences bien plus fâcheuses, jette leur ame dans un abattement qui leur ôte le courage de prendre les

moyens longs, ennuyeux & pénibles, mais cependant uniques pour remédier à leur cruelle ſituation. D'autres plus courageux entrent dans la carriere ; mais bientôt l'inconſtance les ſaiſit : abandonnant l'efficacité des remedes, ils ſe ſervent du peu de force qu'ils ont recouvré pour retourner à leurs premieres horreurs, dans leſquelles ils périſſent. Quelques-uns, ce qui eſt aſſez rare, entreprennent, avec autant de bonne foi que de conſtance, les moyens de les guérir. Une cure radicale devient enfin le prix de leur docilité. Quelques autres, malgré la bonté du régime & l'habileté du médecin, ne ſont plus ſuſceptibles de la ſalubrité des remedes, & ſe voient condamnés, pendant le peu de temps qui leur reſte à vivre, à traîner des jours languiſſans, trop heureux quand les inſtans de ces jours infortunés ne ſont point marqués par des accès de douleurs aiguës & lancinantes, qui entraînent après elles le déſeſpoir avant la mort.

Toutes ces menaces que nous ne ceſſons

de faire aux libertins des deux ſexes, ne feroient point capables d'opérer en eux le plus foible retour à la vertu morale ou chrétienne, ſi quantité de raiſonnemens puiſés dans la nature, ſi une infinité d'expériences connues & très confirmatives de ces raiſonnemens ne portoient dans leurs eſprits un caractere d'évidence, qui ne les perſuade que parce qu'elle les fait frémir.

Ce feroit bien en vain qu'une foule de philoſophes chrétiens leur crieroient ſans ceſſe que l'incontinence, & ſur-tout celle dont nous traitons ici, eſt un crime abſolument abominable, ſi un bon phyſicien ne venoit à leur ſecours, pour leur démontrer comment ce crime les conduit à la mort avec autant de cruauté que de promptitude.

Combien ai-je vu de jeunes gens plongés dans ces abominations, reſſentir pendant long-temps les maux les plus cruels, ſans ſe douter un moment des horribles cauſes qui les avoient produits ? Ils n'avoient garde de ſoupçonner que des paſſe-temps qui leur

faiſoient éprouver des ſenſations auſſi délicieuſes, puſſent être le germe de leurs douleurs. Que leurs yeux ſe deſſillent donc enfin à la faveur du flambeau que je leur préſente; qu'ils apprennent & admirent la conſtruction de leur être; qu'ils s'inſtruiſent à chérir & à reſpecter l'ordre de leur exiſtence, qu'ils évitent ce qui peut en troubler l'importante harmonie, & que tout ce que je viens de leur dire jette dans leur ame un fond inépuiſable d'averſion & d'horreur pour les abominations qui les flétriſſent, les déshonorent & les anéantiſſent. Que ceux qui n'auront point aſſez de religion pour craindre d'outrager l'Auteur & le Maître ſuprême de leurs jours, ſoient au moins arrêtés par le ſpectacle épouvantable des maux ſans nombre dont ils ſeront affligés, & dans le ſupplice deſquels ils joueront tout-à-la-fois les rôles déſeſpérans de bourreaux & de victimes.

CHAPITRE III.

Des Causes & des Accidens de la Nymphomanie.

QUELQU'UN qui fera bien attention à cette passion morbifique, y découvrira deux accidens, qui forment chacun une maladie différente.

Elle commence par un délire mélancolique, dont on trouve la cause dans le vice de la matrice; ensuite elle se tourne en délire maniaque, qui a son principe dans le dérangement du cerveau. Quand ces deux accidens concourent ensemble, ils forment ce que nous appelons *Nymphomanie*; si au contraire il n'y en a qu'un, ou l'on aura simplement des désirs violens du coït, sans néanmoins éprouver des délires, ou l'on tombera dans une profonde mélancolie, ou dans une manie supportable, sans être consumé par d'inutiles

défirs ; c'eft ce que nous allons expliquer par ordre.

Nous parlerons en premier lieu de l'effrénée cupidité vénérienne fimple ; 2° de la même, jointe avec le délire mélancolique ; 3° enfin, lorfqu'elle dégénere en manie.

L'effrénée cupidité vénérienne dans les femmes, eft ordinairement occafionnée par la violente fecouffe des organes qui font chez elles le fiége de la volupté ; de même que la violence de la faim ou de la fois dépend de l'impreffion vigoureufe que reçoivent les tuniques de l'eftomac ou du gofier.

Il y a plus d'un organe deftiné dans les femmes à exciter les plaifirs vénériens. 1°. Le clitoris, qui, de l'aveu de tout le monde, eft le fiége de la volupté la plus exquife ; c'eft pourquoi il eft appellé par excellence *le trône de l'amour*. 2°. Toute l'ampleur & la profondeur du vagin, mais fur-tout à la partie qui va, en fe rétréciffant, fe joindre avec la vulve, & qui fur la fin

devient extrêmement étroite. 3°. La face interne de la matrice, qui elle-même non-seulement est bien sensible à la volupté, mais encore y sollicite les autres organes, de même que les impressions qui se font sentir au ventricule par la soif & la faim, font désirer à tous les organes qui en dépendent la sensation du boire & du manger. Au reste ce que nous disons du vif sentiment de la matrice, s'explique par ce que nous voyons arriver dans les animaux, dont les femelles cessent de désirer dès qu'elles sont pleines ; mais nous voyons, à la honte de l'humanité, que quand ce sentiment de la matrice est émoussé par une copulation fructueuse, une femme n'en est pas moins ardente pour le coït, de même qu'un estomac rassasié par les mets & les boissons les plus délicieuses ne détruit pas l'insatiable cupidité du palais & du gosier pour les mêmes mets & les mêmes boissons, qu'il est ensuite obligé de rejeter avec des dégoûts affreux : mille fois plus bêtes que les bêtes mêmes qui servent à leurs abus excessifs!

On doit

On doit auſſi mettre au nombre des organes de la volupté, tous les vaſes qui ſont deſtinés, chez les femmes, à faire la ſécrétion de la ſemence, car ils contribuent tous à augmenter les ſenſations des plaiſirs: tels ſont, 1° la glande proſtate qui entoure la matrice, & l'arroſe avec abondance d'une humeur qui ſort par deux lacunes ou petits orifices dans la partie ſupérieure de la vulve, ſur les deux côtés de l'urètre, au-deſſous du clitoris. 2°. Les glandes de *Cowper* qui ſont ſituées dans le perinée entre la vulve & l'anus, & qui, par un double conduit, vont aboutir à la naiſſance du vagin, proche les racines des caroncules myrtiformes. 3°. Un grand nombre de petites glandes ſéparées ou liées enſemble, qui ſont répandues dans tout le vagin, d'où il eſt conſtant qu'il découle une humeur un peu gluante, aſſez ſemblable à la ſemence. 4°. Differentes lacunes qui ſont diſtribuées dans la face interne du vagin, qui, ſans orifice, répandent néanmoins, ou plutôt filtrent une

humeur limpide, mais en petite quantité.

Toutes ces chofes qu'on ne peut raifonnablement révoquer en doute, étant une fois admifes, on en pourra certainement conclure que les organes chez les femmes reçoivent des impreffions bien plus vives, & que par conféquent elles doivent s'enflammer avec beaucoup plus de facilité que les hommes, & cela par trois raifons. 1°. Parce que les fecouffes & mouvemens qui excitent des impreffions vives & fortes fur les organes dont nous avons parlé, & propres à réveiller les fentimens & les défirs, font dans les femmes beaucoup plus violens que dans les hommes. 2°. Parce qu'il fe trouve dans ces organes une difpofition quelquefois particuliere, qui donne plus d'ébranlement & de véhémence aux fecouffes qui excitent ces défirs. 3°. Enfin, lorfque par un concours fimultané de l'une & l'autre caufe, les impreffions font portées avec plus de violence fur les organes, & que ces mêmes organes les reçoivent avec plus de vivacité, d'où l'on

conçoit que les fenfations & les défirs doivent augmenter au double. Ces fecouffes dont nous venons de parler, qui enflamment dans le fexe le défir de la volupté, peuvent être rapportées à trois caufes principales.

1°. A un frottement agréable des organes, dans lequel on fe plaît, & dont le fentiment occafionne jufqu'à un certain point des chatouillemens de différentes efpeces & de différens degrés.

2°. A des picottemens doux & flatteurs, dont elles font agréablement inquiétées.

3°. A des pincemens voluptueux qui les agitent & les animent.

On ne peut définir à quel degré & de quelle efpece doivent être tous ces mouvemens pour exciter les défirs. La feule chofe qu'on peut affurer, eft qu'ils different de tous les mouvemens des autres organes apéritifs.

Quant à la premiere caufe, comme elle eft tout-à-fait extérieure, nous ne pouvons

pas dire qu'elle donne naiſſance à la fureur utérine : il faut donc en chercher le principe dans les deux autres. En effet, comme ces picottemens & ces pincemens agréables ſont occaſionnés par les humeurs féminales qui arroſent la vulve, le vagin & la matrice, on peut aſſurer avec vérité que les impreſſions qui occaſionnent ces écoulemens & ces arroſemens, tant des glandes que des lacunes, ſont les cauſes les plus prochaines de cette maladie, ſoit dans ſes principes, ſoit dans ſes accidens ; car ces impreſſions peuvent être plus vives, & par conſéquent provoquer au plaiſir avec plus de vivacité, par trois raiſons : 1°. Si la ſemence, & tout ce qu'on peut nommer humeur féminale, abonde en quantité ; 2°. ſi elles péchent par beaucoup d'acrimonie ; 3°. enfin, ſi elles ont tout à-la-fois le vice d'abondance & d'acrimonie.

Premiérement elles pécheront par une trop grande quantité, 1°. ſi le ſang qui les diſtribue dans les organes eſt lui-même trop

abondant, ce qui se trouve ordinairement chez les femmes qui vivent dans les plaisirs & la bonne chere, dont les mets sont juteux & épicés ; car on peut dire en général, que mille petites aisances qu'on s'accorde, jointes à une table bien servie qui offre tous les goûts qu'un appétit délicat peut désirer, font une source qui enfante les désirs les plus voluptueux.

Cette abondance de sang que nous appelons *pléthore*, se rencontre encore dans les femmes qui menent une vie molle & sédentaire, & chez lesquelles la transpiration ne pouvant s'établir, leur laisse conséquemment beaucoup plus de sang qu'il n'en faut pour l'économie animale.

2°. Si, par leur conformation, elles ont les organes destinés par la nature à la sécrétion de la semence plus amples & plus à découvert, il s'ensuivra nécessairement une sécrétion plus abondante de l'humeur séminale. Enfin, si par l'usage fréquent des hommes, ou par tout autre moyen, elles

ont une jouiſſance plus répétée des plaiſirs. C'eſt ainſi que le lait augmente & ſe multiplie dans les mamelles par le ſucement du mamelon : de même auſſi plus on crache, & plus les glandes ſalivaires font une copieuſe ſécrétion de la matiere ptyaliſtique.

Secondement, la ſemence peche par une acrimonie contre nature, dans les femmes qui ſont d'un tempérament bilieux & atrabilaire, & dont le ſang âcre & brûlant fournit une ſemence de même caractere ; dans celles qui ſe nourriſſent de viandes ſalées, poivrées, ou endurcies à la fumée, qui boivent des vins forts & des liqueurs violentes, qui ſe rempliſſent d'un chocolat compoſé, & du café le plus fort : car toutes ces choſes irritent ſinguliérement le ſang ; dans celles enfin qui paſſent leur vie dans des veilles continuelles, & les travaux d'une imagination qui ſe nourrit ſans ceſſe de mille agréables ou déſagréables chimeres.

Troiſiémement ces deux vices, c'eſt-à-dire l'abondance & l'acrimonie du ſang

concourent enſemble, quand les cauſes qui les produiſent ſe trouvent réunies dans le même ſujet; & il eſt certain que ſi elles ne s'y trouvent pas toutes à la fois, on les y voit ordinairement réunies pour le plus grand nombre, parce qu'elles ont enſemble une très-grande affinité.

La diſpoſition particuliere des organes, pour ſentir & répondre plus vivement aux ſecouſſes qu'ils éprouvent, conſiſte en trois choſes : 1°. dans la ténuité & la délicateſſe des fibres nerveuſes, qui fait que, tout d'ailleurs égal, elles ſont mues avec plus de facilité, de vîteſſe & de force; 2°. dans la plus grande tenſion de ces fibres qui, la même parité obſervée, produit des effets pareils à ceux que je viens de décrire; 3°. dans le concours ſimultané, ſoit de la délicateſſe, ſoit de la tenſion extraordinaire de ces petites fibres; d'où il arrive que leur oſcillation, obſervant toujours d'ailleurs la même égalité, eſt plus prompte, plus facile & plus forte, & cela par deux raiſons.

1°. Les fibres nerveuses chez les femmes sont plus délicates, à cause de leur conformation naturelle. C'est ainsi que l'on voit des animaux avoir des sensations plus délicates que les autres ; c'est ainsi que dans le même sujet on voit des parties sentir plus vivement que les autres : ainsi l'a voulu l'Auteur de la nature. Cette délicatesse des fibres peut aussi venir des secousses précédentes & réitérées qu'elles ont essuyées, soit dans le commerce naturel avec les hommes, soit par l'irritation artificielle des parties féminines, dont l'usage augmente singuliérement la flexibilité & le sentiment des fibres nerveuses, de même qu'un instrument acquiert bien plus de jeu, & donne des sons plus vifs & plus agréables, après avoir été long-temps joué.

2°. Quelquefois ces fibres sont dans une tension plus forte, par conséquent leur vibration est plus vive ; cela est encore dans l'ordre de la conformation naturelle. C'est par cette conformation qu'est produite dans les organes la différente faculté de sentir ; c'est par cette

raiſon que celui-ci a une vue plus perçante, celui-là l'oreille plus juſte, un autre l'odorat plûs fort, &c.

Cette tenſion peut auſſi quelquefois être occaſionnée par la grande ſéchereſſe qui arrive dans les parties, ſoit qu'elle vienne d'un défaut naturel, ou qu'elle ſoit l'effet de quelque maladie; comme, par exemple, l'inflammation & phlogoſe qui contractent fortement les fibres nerveuſes, & occaſionnent dans les parties naturelles des picottemens & des tiraillemens fréquens, qui donnent beaucoup d'âcreté à la ſemence.

3°. Enfin, ces fibres nerveuſes ſont plus délicates & plus tendues, ſi toutes les cauſes dont nous avons parlé, ou au moins le plus grand nombre, ſe rencontrent dans le même ſujet, & elles doivent s'y trouver ordinairement à cauſe de leur grande liaiſon; & toutes les fôis que ces cauſes concourront enſemble, il arrivera, par deux raiſons que nous avons ſuffiſamment expliquées, c'eſt-à-dire, par la tenſion violente & la délicateſſe

des fibres, que les désirs vénériens seront plus vifs & plus fréquens.

Enfin, s'il arrive que les deux causes dont nous avons parlé, desquelles l'une dépend de l'acrimonie & de l'abondance du sang; l'autre de la tension & de la délicatesse des fibres, se trouvent jointes dans le même sujet, ce qui arrive presque toujours à cause de leur grande affinité, il s'ensuivra de là que d'un côté les fibres des parties ou des organes seront plus fortement & plus sensiblement affectées par l'abondance & l'acrimonie de la semence; & de l'autre, que les mouvemens & les secousses seront reçues plus vivement, parce que les fibres augmentant en ténuité & en tension, leur vibration devient beaucoup plus sensible, d'où il est aisé de conclure que le sentiment & le désir de la volupté sera augmenté au double; mais si ces secousses réunies viennent à ébranler les fibres du cerveau, ce sera alors qu'arriveront les délires plus ou moins forts, suivant que l'ébranlement sera plus ou moins violent,

ou qu'il ſera plus ou moins habituel. Nous en verrons les funeſtes gradations dans la ſuite de cet Ouvrage.

CHAPITRE IV.

Des Degrés & Symptômes de la fureur utérine.

PAR tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il ſeroit aiſé de conclure qu'il n'eſt point de maladie où les gradations ſoient plus promptes & plus violentes, & dont néanmoins les ſymptômes puiſſent reſter plus long-temps cachés, au moins dans ſes commencemens, & même lorſqu'elle a acquis une certaine malignité. C'eſt alors qu'il faut abſolument l'œil pénétrant & habile d'un homme expérimenté auquel rien n'échappe, & qui ſait, malgré le peu d'apparence du danger de la plaie, ſonder avec autant de hardieſſe que de lumiere les ſinus

fiftuleux, & pénétrer les clapiers dont d'autres ne se feroient pas feulement douté.

Quoique la fureur utérine foit une paffion morbifique affez conftamment femblable à elle-même dans les différens fujets où elle fe rencontre, elle fouffre cependant des variations, finon effentielles, au moins accidentelles, dont il eft important de s'inftruire, pour fuivre exactement cette maladie dans tous fes degrés; c'eft pourquoi je la diftingue, 1o. en commençante, 2o. en confirmée, 3o. en défefpérée.

Dans le premier état, la raifon jouit encore de tous fes droits, la turpitude eft encore capable de caufer mille horreurs, les falerés dont l'imagination eft remplie, trouvent à combattre des impreffions de pudeur & d'honnêteté, qui donne encore le courage d'en repouffer la malignité ou fi on leur cede, on a grand foin de fe cacher fous le voile impénétrable du myftere: alors des fyndérefes continuelles viendront réveiller les fentimens honnêtes qu'un moment de brutalité aura effayé d'é-

touffer, & la malade aura la faculté de rentrer en elle-même, & de reprendre sa premiere tranquillité. Quelque combat qu'elle ait à essuyer, tant qu'elle aura la force de se faire à elle-même ce raisonnement, *il n'est ni permis, ni honnête d'obéir à une passion aussi honteuse*, & qu'elle ne perdra jamais de vue cette vertueuse maxime, elle résistera longtemps, & peut-être toujours à la violence de sa passion.

Elle se tirera avec d'autant plus d'avantage des commencemens fâcheux de cette maladie, que ses fibres auront reçu des secousses moins violentes : ce qui arrivera, 1°. si elle est organisée de façon à être moins sensible ; 2°. si un sommeil heureux vient à son secours, pour remettre ces mêmes fibres dans le calme dont elles jouissoient avant leur tension ; 3°. si ni la nouriture, ni la façon de vivre n'ont rien d'irritant ; 4°. si les principes d'une bonne éducation sont soutenus par des exemples ; 5°. si on peut avoir recours à la suite des objets capables d'exciter ces vibra-

tions; 6°. enfin, si on fait usage à propos des anodins & des rafraîchissans.

Mais si la malade, après avoir longtemps combattu, commence à vouloir trouver dans son esprit des raisons pour douter de la vérité & de l'honnêteté de la maxime que nous venons d'établir; si elle est d'un tempérament naturellement violent; si elle voit sans précaution les objets qui la rendent malade; si elle s'abandonne à une vie molle, sensuelle & voluptueuse; si elle prend en aversion les exemples heureux qui pourroient la ramener à l'amour de la vertu; si, au lieu de prendre des boissons rafraîchissantes & capables de calmer l'âcreté des humeurs, elle boit au contraire des vins & des liqueurs; si enfin elle vient à être privée du sommeil, bientôt les secousses réitérées des fibres des organes feront éprouver à ceux du cerveau une tension, ou plutôt une pression qui fait déraisonner: c'est alors que nous devons regarder la maladie comme confirmée; car la malade ne voit plus les objets du même

œil, ils prennent dans ſon esprit & dans ſon cœur une tournure bien différente ; elle jouit ſans inquiétude & ſans remords des mêmes choſes dont auparavant la préſence, ou ſeulement la penſée, produiſoit mille troubles dans ſon ame : elle peut ſe dire à elle même, que *rien n'eſt ſi beau & ſi doux que d'obéir aux amoureux déſirs*. Voilà donc le délire mélancolique qui la ſaiſit, & nous la voyons paſſer joyeuſement du premier au ſecond période, & s'approcher avec délices des bras de la mort qui l'attend au troiſieme période, vers lequel elle s'avance à grands pas.

Néanmoins dans ce ſecond période la conſonance peu naturelle des fibres n'eſt pas toujours conſtante, elle peut varier par pluſieurs cauſes naturelles & artificielles.

1°. Cette violente cupidité peut s'émouſſer d'elle-même par nombre d'accidens qu'il ſeroit trop long de détailler.

2°. Le repos du ſommeil procuré par des émulſifs ou des narcotiques, quelquefois

même par le ſeul beſoin de la nature, peut modérer les mouvemens précipités des fibres.

3°. Les anodins ſeuls utilement adminiſtrés, peuvent les relâcher.

4°. La grande chaleur du ſang peut être tempérée par quelques ſaignées & des rafraîchiſſans.

5°. Enfin les avis, les reproches; & quand la douceur ne réuſſit pas, les corrections peuvent quelquefois ramener la malade à ſon devoir.

De tout cela, on conçoit que ce ſecond période eſt encore ſuſceptible de variations, de remedes & de curation, & le ſuccès ſe fait bientôt connoître par la différence du maintien, des propos, & de toute la conduite de la malade.

Mais il n'eſt pas facile d'exprimer avec quelle facilité & quelle précipitation on paſſe au troiſieme période, dans lequel nous regardons la maladie comme déſeſpérée. Dans cet état, la longueur du mal a opéré dans les fibres un parfait changement de

ton. Les idées ont des repréſentations abſolument différentes, qui ſont adhérer le cœur & l'eſprit de la malade à la ſeconde propoſition contradictoire à la premiere; de ſorte qu'au lieu d'eſſuyer encore, au moins par de légers intervalles, quelques troubles à la vue du danger, elle eſt au contraire parfaitement d'accord avec toutes les puiſſances du corps & de l'ame, pour ſoutenir que rien n'eſt ſi honnête, ſi naturel ni ſi permis, que de ſe livrer à tous les plaiſirs des ſens.

Dans cette cruelle ſituation, il eſt eſſentiel de remarquer les diverſes poſitions des fibres pour la conſonance & la diſſonance d'avec la premiere propoſition. Ces fibres, comme je l'ai déja dit, changent de ton avec quantité d'autres qui excitent violemment les déſirs vénériens; de ſorte qu'il arrive que les fibres entre leſquelles il régnoit auparavant de la diſſonance, ſont parfaitement d'accord, & que celles qui étoient d'accord ſont abſolument diſſonantes: c'eſt

de ce bouleverſement général de leurs rapports que naît le délire qui renverſe l'ordre des idées, & qui fait que les malades affirment ce qu'elles ont nié, nient ce qu'elles ont affirmé; & ce délire variant & ſe multipliant à l'infini, ſe joint bientôt à une eſpece de fureur, de ſorte que ces malheureuſes une fois ſorties du ſentier de la droite raiſon, & continuellement excitées par la véhémence du mouvement des eſprits, deviennent furieuſes contre tous les objets qui s'oppoſent à leurs déſirs; & c'eſt-là préciſément le vrai délire maniaque.

Quelle ſera la femme aſſez téméraire qui, en liſant ces affreuſes vérités que l'intérêt de l'humanité m'oblige de développer, ne ſera point épouvantée en voyant la ſituation abominable où peut la conduire le premier pas vers la volupté ?

Il faut cependant faire attention que le délire maniaque, quelque conſidérable qu'il puiſſe être, n'eſt pas toujours univerſel: ſouvent il n'eſt excité que par quelques

objets particuliers qui réveillent l'ardeur des plaisirs ; c'est pourquoi les premiers accès de ce mal ne doivent point toujours être regardés comme des symptômes propres à la manie, car ils conviennent aussi aux accidens qui résultent du délire mélancolique ; c'est pourquoi nous appelons ce premier état *Manie deutéropathique*, & le second, où les accès sont plus violens & plus généraux, *Manie protopathique*. Nous n'entrerons point dans de plus grandes divisions sur cette matiere, elles nous meneroient, comme malgré nous, à un traité volumineux des parties de la tête, dont les connoissances anatomiques importent peu à l'application des remedes & à la curation de la fureur utérine, qui est le principal objet que nous nous proposons. Il suffit que nous sachions que la continuité & la véhémence des secousses des fibres dans les parties organiques, produisent infailliblement une tension & une pression dans celles de la tête, qui causent le délire ; que ce délire dans les unes est uni-

verſel, & dans d'autres n'a que des objets particuliers ; & qu'enfin, de quelque façon qu'on l'enviſage, il ne laiſſe preſque plus d'eſpoir de guériſon.

Nous diſtinguons encore cette fureur par ſes différentes cauſes.

1°. Celle qui vient d'une trop grande abondance de ſemence ou d'une âcreté conſidérable, ou bien d'une trop grande abondance & d'une âcreté de la ſemence tout enſemble.

2°. Celle qui vient du vice des fibres nerveuſes des parties organiques qui reçoivent une vibration plus vive, ſoit par leur délicateſſe ou leur tenſion, ſoit par la délicateſſe & la tenſion réunies l'une à l'autre, ce qui leur donne une ſenſibilité bien plus vive.

3°. Enfin celle qui eſt produite & par le vice de la ſemence, & par celui des parties organiques ; car alors par la réunion des cauſes ſimples le mal doit s'étendre au double.

Nous la diviſons encore par rapport à ſes

symptômes, 1°. en fureur utérine sans délire, telle que nous l'avons remarquée dans le premier période de la maladie ; 2°. en fureur utérine avec le délire mélancolique, comme nous l'avons suffisamment expliqué dans ce Chapitre & les précédens ; 3o. enfin en fureur maniaque.

Par cette division, & tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il est aisé de concevoir que les symptômes doivent être differens suivant les divers degrés de la maladie ; & cependant on ne peut douter qu'il n'y ait des symptômes généraux qui conviennent également à toutes les malades, & aux differens degrés de la maladie ; c'est pourquoi je les divise en communs & en propres. Les communs sont une démangeaison & une espece de tiraillement qu'on éprouve dans la partie du vagin & de la matrice qui sont continuellement irrités par l'âcreté de la semence, qui les met dans un éréthisme d'où vient cette contraction violente qui desséche tous les vases destinés

à arroser les parties : de là vient aussi la lenteur dans le retour du sang, qui donne lieu à la phlogose qu'on a plusieurs fois observée dans les cadavres des nymphomaniaques. Cette phlogose n'est pas toujours un simple symptôme de cette maladie, elle peut aussi très-souvent en être la cause.

2°. Une grande ardeur & une sécheresse dans les parties; d'où vient que les parois ou tuniques de la matrice étant desséchées, les organes sont sans cesse ouverts pour recevoir les impressions de l'air. C'est encore ce que l'on a fréquemment observé dans l'ouverture des cadavres.

3°. Le clitoris est ordinairement enflé, & plus grand que dans une femme sage.

4°. L'un des ovaires, ou même tous les deux sont gonflés par une humeur épaisse, visqueuse & purulente, & sont remplis de petits œufs, dont la forme excède la naturelle. Les trompes sont quelquefois infectées de cette matiere, ainsi qu'on l'a remarqué dans les malades qui ont été ouvertes.

5o. Enfin, un flux virulent accompagne ordinairement ces autres ſymptômes, ſoit que l'intérieur du vagin, ayant été fréquemment irrité par la maſturbation, diſtille une ſanie épaiſſe & viſqueuſe, ſoit que cette ſanie vienne de quelque ulcère fiſtuleux du vagin ou de la matrice.

Outre ces ſymptômes communs, il y en a de propres dans les différens périodes du mal : ainſi dans le premier, les malades ſentent des feux qui les dévorent malgré elles. Ces flammes dont elles ſentent la turpitude, les ſuivent par-tout ; elles ſont inquietes, ſolitaires, triſtes, penſives, taciturnes, & fuient avec ſoin la ſociété de leurs compagnes. Rien ne les affecte auſſi fort que les penſées obſcenes dont elles ſont préoccupées ; elles en perdent la faim, la ſoif & le ſommeil, & ne donnent preſque rien à ces beſoins naturels, pour ne point ſe diſtraire des objets qui les inquietent. Elles tombent dans des méditations ſi vives & ſi profondes, que les idées ſales & laſ-

cives dont les fibres du cerveau sont sans cesse fatiguées ; leur donnent une oscillation & une tension qui leur fait absolument perdre l'usage du sommeil.

Elles ont des intervalles heureux où la turpitude de leurs désirs leur fait horreur. Elles essaient quelquefois de rentrer dans le sentier de la sagesse, mais plus souvent elles ne s'occupent que des moyens qui pourront dérober à tout le monde la connoissance de leur état. Elles esperent même le cacher aux personnes qui en sont la cause. Mais vaine résolution, efforts impuissans ! quand ils prennent leur source dans le propre sein de la foiblesse.

La lecture d'un roman ; un tableau voluptueux, une chanson luxurieuse, les propos & les caresses d'un homme séduisant, font bientôt manifester des mouvemens dont on auroit juré, un instant auparavant, être éternellement maitresse.

Il faut néanmoins convenir que ce premier période admet des intervalles assez longs pour

pour donner le temps de guérir les malades. Mais ne vous fiez jamais à la tranquilité même réelle dont elles paroissent jouir ; c'est un feu mal éteint qui se rallumera au premier jour avec une fureur dont on ne sera plus maître. Profitez au contraire de ces momens précieux dont on est quelquefois redevable à une évacuation critique & abondante ; tantôt à quelques saignees & autres remedes de précautions qu'il aura plu à un médecin d'ordonner, tantôt à un régime de vivre que le hasard de la saison ou de la situation des lieux aura procuré, quelquefois enfin à une chute qui oblige à des remedes, à un repos & à un régime aussi exacts, que si l'on avoit à guérir la maladie intérieure la plus maligne. Profitez de ces momens pour remettre le calme dans ce petit monde, où les tempêtes & les orages ont déja occasionné de si facheux désordres. Tenez la malade dans l'éloignement des objets qui pourroient encore rallumer ses feux : tenez-la long-temps à un régime

humectant, sobre & rafraîchissant ; procurez-lui des récréations suivant son goût, & variez ses occupations de maniere à ne point l'ennuyer ; faites en sorte que ses petits travaux exigent autant d'invention de la part de l'esprit, que d'adresse du côté des doigts : car, combien d'ouvrages une femme par habitude peut-elle faire, qui laissent l'esprit & le cœur dans une oisiveté, des plus pernicieuses ?

Dans le second période les fibres du cerveau sont si fatiguées des combats que l'imagination leur a fait essuyer, qu'elles commencent à changer de ton : alors les images qui ne pouvoient paroître qu'avec une turpitude révoltante, trouvent un accès plus facile & moins inquiétant. Le délire & la tristesse s'emparent de la malade : on trouve qu'il est bien dur d'être toujours armé contre les plaisirs des sens ; on commence à douter de la vérité de la maxime dont nous avons parlé ; on cherche dans son esprit & dans son cœur des raisons

pour en blâmer la sévérité, & pour justifier la proposition contradictoire de ce qu'elle présente de malhonnête. Tantôt on se condamne, & l'on frémit de son état ; tantôt on balance les avantages d'une vie toute voluptueuse, avec ceux d'une conduite sage & honnête. La malade tombe dans une mélancolie profonde, ses forces se perdent, sa vertu s'anéantit ; la mollesse & toutes les images lascives qui l'accompagnent étouffent les remords, & s'emparent de son ame toute entiere. Pour le coup, l'effronterie prend la place de la pudeur.

Au lieu de combattre les désirs, on ne cherche plus qu'à les multiplier & à les assouvir. On ne se trouve plus assez de sens pour satisfaire son affreuse cupidité. Tous les objets qui peuvent favoriser cette ardente passion, deviennent des dieux tutélaires auxquels on ne rougit plus de prodiguer son encens.

Dans ce déplorable état, l'homme le plus ignoble devient un personnage intéressant,

La malade l'attire à elle par mille moyens qu'il feroit trop long de déduire ; elle le careſſe, elle le prie, elle le ſollicite ; & quand ſes flatteries n'ont pu réuſſir, elle ne craint point d'employer les menaces pour qu'on ſatisfaſſe ſa brutalité. C'eſt pour lors que les fibres du cerveau ſont tellement renverſées, que leur diſſonance ſe convertit en parfaits accords, & que la malade ne trouve plus en elle-même d'oppoſition à ſe perſuader qu'il lui eſt enfin permis d'obéir à ſes paſſions, & qu'elle peut dire & faire toutes les folies qu'une erreur auſſi honteuſe doit lui inſpirer.

Dans le troiſieme période cette mélancolie ſe tourne en manie, c'eſt-à-dire en fureur. Alors les malades ont l'eſprit abſolument aliéné, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion des choſes vénériennes ; elles profèrent continuellement des obſcénités révoltantes ; toutes les perſonnes connues ou inconnues ſont ſollicitées, preſſées & pourſuivies par elles dans l'eſpoir d'en jouir. Si on leur réſiſte ;

elles ſe jettent ſur vous avec fureur, vous frappent & vous déchirent. Elles ont auſſi les autres ſymptômes qui ont accoutumé de ſuivre toute manie vénérienne, c'eſt-à-dire l'inſomnie, le défaut d'appétit & de ſoif, malgré le grand beſoin de manger & de boire, une chaleur brûlante par tout le corps ſans fiévre, l'inſenſibilité aux froids les plus piquans, un ventre pareſſeux, des urines épaiſſes, pourprées & peu abondantes.

Alors ſe manifeſtent infailliblement les terribles accidens qu'on a quelquefois pu éviter dans le premier & le ſecond périodes du mal; tels que ſont les tumeurs, les ſtéatomes, les hydatides & les abcès, un flux d'une purulence fétide, la phlogoſe de la matrice & toutes les parties qui l'avoiſinent, & quantité d'autres dont l'énumération ne feroit d'aucun ſecours pour connoître cette ſituation déſeſpérante, qui, malheureuſement pour ces infortunées, ne s'annonce qu'avec trop d'évidence.

CHAPITRE V.

Des Signes diagnostiques de la fureur utérine, & du Pronostic qu'on en doit faire.

IL n'eſt pas auſſi facile que l'on ſe l'imagine de connoître à la premiere inſpection l'état de cette maladie, ni même de prononcer ſur ſon exiſtence. Si tous les ſymptômes que nous avons détaillés ſe trouvoient toujours réunis dans le même ſujet, il ſeroit poſſible au médecin de décider à la premiere vue, non-ſeulement que la maladie eſt exiſtante, mais encore qu'elle eſt à tel ou tel période; & pour lors on ne ſeroit plus dans le cas de balancer ſur le choix des moyens de guérir. Mais une malheureuſe expérience nous a appris qu'il n'y a point d'état où une malade puiſſe diſſimuler avec autant d'art & qu'il n'eſt point de maladie qui préſente d'elle-même autant d'équivoques

à l'examen du médecin ; c'eſt pourquoi je n'ai pu blâmer la conduite de quelques-uns auxquels j'ai ſuccédé dans le traitement de ces ſortes de malades qu'ils avoient eues long-temps entre les mains, ſans ſe douter de la nature de leur mal. Comme elles avoient réuſſi à les tromper, elles ſe flattoient du même ſuccès à mon égard, & m'annonçoient par avance que je ne réuſſirois pas mieux qu'eux à leur procurer du ſoulagement.

Voici donc le premier, & en même temps le plus grand obſtacle que je trouve à la connoiſſance de la fureur utérine ; c'eſt la turpitude des cauſes qui l'ont produite, ſur leſquelles la malade gardera le ſilence le plus opiniâtre, juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée dans les accidens maniaques qui la décélent, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à cet état fâcheux dans lequel elle n'eſt plus ſuſceptible de guériſon. Le ſecond obſtacle que j'ai remarqué n'eſt pas moins conſidérable ; il vient de l'équivoque des ſymptômes les plus évidens. En effet, je

ſuppoſe que les parties organiques ſoient dans ce terrible état où la malade preſſée par les douleurs aiguës & lancinantes, ſera forcée, malgré toutes ſes feintes, de découvrir le ſiége du mal; le médecin, après l'examen le plus judicieux des accidens qui exiſtent, ne pourra encore former un pronoſtic certain; car ces accidens étant communs à la vérole, pourra-t-on plutôt les attribuer à la nymphomanie, qu'à un commerce impur & paſſager qui a pu les produire, & par la négligence les a fait parvenir à cette extrémité fâcheuſe? Certainement la malade qui aura pris une fois le parti de la diſſimulation, aimera beaucoup mieux faire l'aveu d'une faute paſſagere, que de convenir d'un état habituel d'infamie; & elle aura d'autant plus l'art de tromper, que ſa foibleſſe, occaſionnée par les douleurs & les remedes, aura émouſſé la vivacité de ſes paſſions, ou au moins en aura ralenti les démonſtrations extérieures. Pour prouver la vérité de

ce que j'avance, il n'y a qu'à examiner la nature de ces accidens dans les parties organiques. 1°. Un écoulement fétide & purulent.

De quelque façon que nous envisagions cet écoulement, nous ne pourrons jamais le regarder comme une preuve de l'existence de la Nymphomanie ; car, ou il vient de la vessie par le canal de l'uretre, ou de la matrice par le vagin, ou enfin des prostates & de toutes les autres especes de glandes. Dans le premier cas, on pourra attribuer cet écoulement aux ulceres des reins ou de la vessie ; dans le second, on décidera que la matrice est enflammée & ulcérée ; dans le troisieme enfin, on ne doutera point qu'un virus très-mordicant n'ait rongé les orifices des glandes : alors ces vices des reins & de la vessie, de la matrice & des glandes, n'étant point absolument propres à la Nymphomanie, la chose restera encore en question. Mais si la malade n'est pas maitresse de ses démonstrations

extérieures qui, en manifestant les vices de l'ame, annoncent la cause du dérangement du corps, alors il ne sera pas difficile de porter son jugement.

Ainsi, dans le premier période, il faut examiner plusieurs choses.

1°. Si la malade n'a point d'inclination sur laquelle on la contraigne.

2°. Si cette inclination est la seule cause de sa langueur.

3°. Si au contraire, par vice de tempérament, elle est susceptible de tendresse pour le premier qui se présente.

4°. Si elle ne se satisfait pas elle-même, en se polluant habituellement.

5°. Si ses regles sont peu ou plus abondantes.

6°. Enfin si elle est brûlante, paresseuse, taciturne, ennemie des parties auxquelles une jeunesse bien réglée prend ordinairement beaucoup de plaisir.

Il n'est pas nécessaire que tous ces signes se trouvent réunis pour faire soupçonner

ue la maladie eſt commençante, le médecin
lors ne négligera rien pour gagner la con-
ance de ſa malade.

Il ne lui fera pas voir combien il la pé-
ètre ; parce qu'elle pourroit ſe rebuter, &
omber dans une méfiance inſurmontable.
l la ſondera avec autant de douceur que
'adreſſe ; il fera en un mot ſon poſſible pour
agner ſon cœur, & ſe rendre maître de
ous ſes ſecrets.

Il flattera ſa foibleſſe dans les commen-
emens ; peu à peu il lui fera voir le danger,
iſenſiblement il lui inſpirera de l'horreur.
es remedes ſoutenus de ſes conſeils, quelques
récautions priſes par les parens qu'on aver-
ra, s'ils ſont aſſez prudens pour que cela
 puiſſe faire ſans danger, tant pour le
iédecin que pour la malade, formeront un
oncert capable de guérir la malade avec
utant de ſûreté que de promptitude.

Le ſecond période eſt plus facile à con-
oître ; car, malgré toute la diſſimulation,
 eſt des momens où la malade ſe montre

telle qu'elle eſt. D'ailleurs on remarque dans ſes propos & ſes geſtes un caractere, ſinon de laſciveté, au moins de liberté, qui n'eſt pas ordinaire. Sa mélancolie eſt plus noire, ſes démarches pour les objets qui la flattent ſont plus imprudentes; s'il ſubſiſte quelques accidens dans les parties organiques, ils ſont plus malins & plus violens; la chaleur brûlante qui la dévore, ſon averſion pour le boire & le manger, ſon inſenſibilité au froid, ſon éloignement pour les compagnies raiſonnables, la violence & l'indécence avec leſquelles elle ſe livre à celles qui lui plaiſent, tout cela marque aſſez que la maladie a déja fait des progrès, & qu'on ne doit plus négliger un inſtant les moyens de les arrêter.

Le troiſième période eſt accompagné de ſignes trop évidens, pour que le moins expérimenté puiſſe s'y méprendre. Il n'y a qu'à ſe rappeler ce qu'on a dit des ſymptômes dans le chapitre précédent.

Pronoſtic. La Nymphomanie ou fureur utérin

utérine eſt une maladie honteuſe & horrible, qui couvre d'opprobre & d'infamie non-ſeulement la perſonne qui en eſt attaquée, mais auſſi les parens qui ont eu le malheur de lui donner le jour.

On peut aſſurer en général qu'elle eſt toûjours difficile à guérir, & plus ſouvent ſujette à des rechutes au moment qu'on s'y attend le moins ; & plus elle eſt invétérée, plus auſſi la cure en devient difficile.

C'eſt pourquoi, pour en former un pronoſtic, il faut avoir égard à ſes différens périodes, & aux différens degrés de chaque période.

Dans le premier, j'en diſtingue trois.

1°. Quand la maladie ne fait abſolument que commencer, alors avec peu de précautions, & une petite quantité de remedes, mais long-temps continués, on aſſurera la guériſon.

2°. Quand la maladie a déja pris quelque racine, que l'imagination a été fatiguée par des repréſentations laſcives, que les fibres

des organes ont essuyé des tensions réitérées, mais que la malade peut encore, sans presque aucun combat, se faire horreur à elle-même de son état, on pourra avec plus de précautions, & des remedes plus multipliés & plus longs, assurer la guérison.

3°. Enfin quand, par la secousse réitérée des fibres, les représentations lascives font une impression si grande sur la malade, qu'elle commence à craindre le retour des sentimens honnêtes qui condamnent le déréglement qui regne déja dans son cœur, & qu'elle détourne les yeux de l'abîme dont elle connoît encore la profondeur; c'est alors que son état peut déja être regardé comme très-dangereux, quoique dans le premier période.

C'est pourquoi on ne sauroit faire trop d'attention à la conduite des jeunes personnes; & lorsqu'on s'apperçoit du moindre signe qui a rapport à cette maladie, il faut avoir sur le champ recours à la méthode & aux remedes que j'indiquerai dans le Chapitre suivant; car il n'est point de mal qui

exige plus promptement l'application des remedes, & auquel on puiſſe avec plus de juſtice appliquer l'ancien proverbe :

Principiis obſta : ſerò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.

Dans le ſecond période, je diſtingue deux degrés. 1°. Dans le commencement le délire n'eſt point encore dans toute ſa force, & a des intervalles quelquefois aſſez longs pour qu'on en puiſſe profiter avec avantage. Lorſque les choſes ſont encore dans cet état, on peut eſpérer que le mal ne ſera point incurable. 2°. Quand le délire mélancolique eſt preſque continuel, ou qu'il n'a que des intervalles très-courts, alors on n'a qu'un pronoſtic très-fâcheux à faire ; cependant il ſeroit très-imprudent de perdre tout eſpoir ; car, quoiqu'on doive juger le mal preſque ſans remede, cependant j'ai vu des exemples de guériſons, dans ces états horribles, qui ont été procurées, à la vérité, par des événemens extraordinaires ſur leſquels on ne doit jamais compter, mais dont la poſſi-

bilité eſt ſuffiſante pour ſoutenir l'eſpérance des perſonnes qui s'y intéreſſent.

Le troiſieme période n'offre qu'un pronoſtic déſeſpérant. Il n'y a plus d'eſpérance de rappeler la malade à aucun principe d'honnêteté, puiſqu'elle n'eſt plus ſuſceptible de raiſonnement : d'ailleurs toutes les parties organiques ſont dévorées d'abcès & d'ulcères incurables. La matrice & même les ovaires ſont ſouvent cancérés à la ſuite des ſquirrhes, il ne reſte plus d'autre reſſource que la mort : trop heureuſes quand, au lieu de la fureur, elles tombent dans une démence & une imbecillité inſenſible qui les ſauve des horribles maux auxquels les frénétiques ſont expoſées !

Quoique je diſe que cet état eſt ſans remede, il ne faut pas néanmoins abandonner ces malheureuſes à leur déplorable ſort ; il faut juſqu'à la fin alléger leurs tourmens, par tous les moyens que l'humanité & la connoiſſance de la nature peuvent inſpirer.

Il faut auſſi remarquer que lorſque la

fureur utérine eſt encore ſuſceptible de guériſon, elle peut très-bien ſe terminer ſans le ſecours des remedes ; c'eſt ce que l'on a vu arriver par les événemens dont je vais donner le détail.

Une demoiſelle de Lyon que je nommerai *Lucile*, avoit reçu l'éducation la plus vertueuſe & la plus honnête. A l'âge de ſeize ans, ſa mere étant morte, une vieille tante la fit ſortir du couvent, où elle étoit depuis l'âge de neuf ans. A peine eut-elle gagné quelque confiance dans la maiſon de ſa tante, qu'elle lui propoſa de lui donner un domeſtique. Elle lui avoit ſouvent parlé d'un laquais de madame l'abbeſſe, qui avoit mille bonnes qualités. Effectivement, quand la vieille tante avoit été voir ſa niece, elle avoit remarqué dans ce garçon une agilité & une honnêteté qui ſont aſſez rares dans les domeſtiques de nonnes ou de moines.

La tante repréſentoit ſouvent à ſa niece combien la choſe étoit peu praticable ; pre-

miérement, que ce feroit une chofe bien malhonnête d'aller retirer le domeftique de chez madame l'abbeffe, & que ce feroit une ingratitude infoutenable vis-à-vis d'une dame qui lui avoit donné fes foins depuis fon enfance. Ces raifons flatterent peu Lucile; loin de s'en contenter, elle fit de nouvelles tentatives pour déterminer fa tante à ce qu'elle vouloit. La tante néanmoins tenoit toujours ferme, lui ajoutant qu'outre le mauvais procédé, il y avoit encore une raifon qui paroiffoit infurmontable. Je fuis perfuadée, ma niece, lui dit-elle, que vous prenez trop d'intérêt à ce qui me regarde, pour exiger de moi une chofe qui me mettroit vraifemblablement dans le cas de perdre le meilleur domeftique qu'on puiffe avoir. Depuis dix ans Germain eft à mon fervice; c'eft un garçon fidele, intelligent, & plein de bonnes qualités; mais il a la manie de ne pouvoir fouffrir dans la maifon d'autres domeftiques que lui; il ne peut s'accorder avec aucun, mais il me

dédommage bien de ce caprice ; car il fait lui seul plus que dix autres. Je suis sûre d'avance que si je consentois à ce que vous voulez, je me verrois forcée de congédier Germain.

Lucile rendoit bien à ce Germain toute la justice qu'il méritoit ; mais dès qu'elle dut le regarder comme un obstacle à la jouissance de son cher Janot, (c'étoit le nom du domestique du couvent) elle n'eut plus d'égard aux grandes qualités qui devoient lui rendre ce vieux domestique recommandable. Le chocolat ou le café préparé par lui étoient détestables, ses commissions mal faites, ses entrées dans la chambre trop libres, ses réponses impertinentes, ses questions trop familieres, son maintien peu décent, sa façon de marcher dans l'appartement très-peu ménagée. Que de défauts succéderent en peu de temps à ses bonnes qualités !

Lucile tombe tout-à-coup dans une tristesse qu'elle attribue long-temps à un

dérangement de santé; elle ne fait plus les parties de sa tante ; elle fuit les sociétés, ne sort de sa chambre qu'à l'heure du dîner, & ne dîne pas ; elle passe l'après-dînée dans sa chambre, & ne voit personne, parce qu'elle a la migraine : les livres pieux & instructifs lui causent des vapeurs ; elle ne lit plus que le *Paysan parvenu*, ou d'autres ouvrages de ce genre, qui nourrissent dans ses veines le poison & le triste feu qui la consument, & dans son esprit les dangereuses & folles espérances qui le fixent.

L'heure du souper arrive : c'est un ennui nouveau qui l'empêche de paroître. La compagnie inquiete la presse de descendre ; mais la migraine a redoublé. Tous les jours semblables prétextes pour se soustraire aux sujets de dissipation. L'été arrive : le médecin conseille de changer d'air. On va à la maison de campagne de sa tante, qui est voisine du couvent : on s'empresse de rendre une visite à l'abbesse. Le malheureux Germain, tout à la fois intendant, maître d'hôtel,

valet de chambre, laquais & poſtillon, verſe la voiture. Quelle heureuſe chute! On ne s'entretient pendant toute la viſite que de la mal-adreſſe de Germain. Madame l'abbeſſe, que Janot a conduite plus d'une fois dans les viſites des biens dépendans de ſon abbaye, donne une deſcription très-étendue des monts & traverſes par leſquels il l'a fait voyager très-heureuſement. Ah Madame! dit Lucile à l'abbeſſe, donnez abſolument Janot à ma tante pour ſon poſtillon, autrement je n'aurai plus l'honneur de vous voir; je renoncerai à ſortir du château, plutôt que de me riſquer une ſeule fois à la conduite de ce mal-adroit Germain. Mais la choſe devient plus impoſſible que jamais: Janot tombe malade, il ſe met au lit, une fievre & un point de côté le mettent en deux jours au tombeau. Lucile en eſt inconſolable; ſa mélancolie, qu'on avoit eſpéré de diſſiper par les amuſemens de la campagne, redouble; Janot eſt ſans ceſſe préſent à ſon imagination troublée;

tous les héros de roman ne lui paroissent rien en comparaison de ce qu'auroit pu devenir Janot, s'il n'eût été moissonné dans ses plus beaux jours. Lucile dans le plus épais d'un bosquet, étendue sur un gazon qui bordoit un ruisseau dont le triste murmure entretenoit sa mélancolie & lui tenoit lieu des amusemens les plus bruyans, ne voyoit plus & n'entendoit plus que son cher Janot. Elle lui parloit quelquefois en ces termes : « Tu ne vis donc plus, ô mon cher Janot! » Hélas ! peut-être est-ce cette malheureuse » Lisette qui est cause de ta mort, & de » toutes mes disgraces. C'est cette barbare, » ce sont ses jeux souvent répétés qui m'ont » appris, par l'image des plaisirs, ceux qu'on » pouvoit espérer avec toi. Curiosité fatale, » qui trouble aujourd'hui tout le repos de ma » vie! Aventure cruelle, qui m'a conduite » au seul endroit du couvent d'où je pouvois, » sans être vue ni soupçonnée de personne, » être témoin de vos expressions naïves & » tendres, de vos embrassemens vifs &

» répétés, de vos délicieuses caresses ! Ah ! » que j'en voulois à Lisette d'être moins » voluptueuse que toi ! Fatale constance de » ma part de m'être obstinée, malgré toute » ma jalousie & ma rage contre cette trop » heureuse, & imbécile Lisette, à être » témoin d'une si sensible volupté !

» Que me reste-t-il aujourd'hui de ce » souvenir, & de l'espoir que j'avois conçu » d'être un jour l'unique objet des soins & » de la tendresse de l'infortuné Janot ! Mon » ame est dévorée de mille désirs que rien » n'est capable de modérer. Je brûle d'un » feu plus violent mille fois que celui de » la fievre la plus terrible. Tout me déplaît, » tout m'attriste.

» Quand, par l'illusion de mon imagina- » tion, je me suis livrée un moment à la » séduisante image de Janot vivant, bientôt » l'image de sa mort me replonge dans les » horreurs du désespoir. Ah malheureuse que » je suis ! ... Pourquoi donc m'occuper encore » d'une ombre ? ... Etoit-il le seul qui pût

» faire goûter à une fille des plaisirs dont
» l'imagination me fait un si séduisant tableau?
» Pourquoi donc éviter la compagnie du
» chevalier du Lys? Il n'est ni aussi beau,
» ni aussi bien fait que Janot; mais son
» éducation lui donne des grâces que Janot
» n'avoit pas, & qu'il n'auroit jamais eues. »
Le chevalier du Lys devient donc l'objet des désirs de Lucile. Il reçoit ses politesses affectées avec cette froide honnêteté & ce respect peu intéressant qui annoncent un homme aimable, mais sans prétention, ou du moins qui est pris d'ailleurs. N'importe, la grande proximité du château du chevalier lui donne souvent occasion de la voir; mais l'ardente Lucile s'apperçoit qu'elle ne fait pas un grand progrès sur son cœur. Quelle est la surprise du chevalier! Il la voit un jour entrer dans sa chambre, étant encore au lit. Il veut se lever, on l'en empêche; il témoigne sa confusion de l'indécence: un seul drap sur le corps! car la chaleur étoit insupportable: on le trouve très-bien & très-

décemment ; des yeux pleins de feu le mesurent dans cette situation ; on lui témoigne qu'il doit savoir bon gré de la démarche qu'on fait pour le surprendre, que ce ne sera pas la derniere fois qu'on veut essayer à le rendre plus matinal.... Le chevalier reçoit tout cela avec une politesse glacée & embarrassée. On espere l'émouvoir par des agaceries ; on lui fait des niches, les mouvemens font voir ce qu'on cherche ; on en fait de parlans, de voluptueux, & l'on en entreprend qui font voir tout ce qu'on croit capable de rendre un homme téméraire. Enfin il s'échappe, attrappe sa robe de chambre, sonne, & avec le ton le plus décent remercie Lucile de l'agréable surprise qu'elle lui a procurée. Il finit par lui offrir à déjeûner ; mais elle le refuse, & s'en retourne déconcertée & outrée des avances vaines qu'elle a faites. Cependant elle se flatte encore en elle-même que le chevalier sera moins timide une autre fois. Elle parcourt sa conduite ; tantôt elle en

rougit, un moment après elle s'applaudit. Cette première démarche lui donne la hardieſſe d'en faire bientôt une autre ; elle eſpere qu'elle ſera plus heureuſe. Elle rentre chez elle : perſonne ne s'eſt apperçu de ſa promenade ; elle eſt enchantée de pouvoir la répéter encore, & toujours avec le même myſtère. Sa mélancolie devient moins ſenſible ; ſa tante s'apperçoit du changement, & n'en ſoupçonne point la cauſe. Le ſoir, Lucile la prévient qu'elle ſera bien-aiſe d'aller le lendemain dîner chez le chevalier : cela paroît nouveau, & annonce qu'enfin elle veut ſe prêter à la diſſipation. La partie ſe lie ; mais Lucile eſt faite pour les contre-temps : le chevalier a reçu des ordres pour rejoindre ſon régiment. Il eſt allé à Lyon mettre ſes affaires en ordre pour ſon départ, il ne reviendra même plus à ſa campagne, car il a diſpoſé avec promptitude toutes les choſes qu'il ſera néceſſaire de lui envoyer. Le chevalier auroit pu tout auſſi bien faire les préparatifs de ſon départ à

ſa terre comme à Lyon, ſi ſon cœur y eût été intéreſſé ; mais il lui étoit arrivé plus d'une fois de porter ſès pas ſans deſſein vers l'endroit du boſquet que la mélancolie de Lucile avoit adopté. Il avoit été témoin de ſes ſoupirs, & avoit très-bien entendu ſes complaintes : il ignoroit pourtant celle dont le réſultat avoit été de ſe tourner vers lui ; mais cette démarche l'avoit tellement convaincu de l'état de Lucile, que, dans la crainte de jouer avec elle un perſonnage ridicule, il avoit été fort aiſe de ſaiſir cette occaſion pour éviter des entrevues embarraſſantes avec elle, & lui ôter les moyens de réitérer de pareilles étourderies. Mais le remede étoit plus violent qu'il ne penſoit.

Lucile n'eut garde d'attribuer la conduite du chevalier à un fait exprès ; elle crut ſimplement que c'étoit un effet du haſard ; elle maudit mille fois ſa deſtinée, & retomba bientôt dans la triſteſſe la plus noire. Si elle ouvroit la bouche, c'étoit pour demander des nouvelles du chevalier ; elle en faiſoit

hardiment les éloges les plus outrés, & souvent indécens : puis tout à coup elle gardoit un silence que rien n'étoit capable d'interrompre. Bientôt ses levres devinrent livides, ses yeux enfoncés & hagards, son teint pâle & défiguré ; joint à cela une maigreur affreuse qui faisoit des progrès sensibles, fit craindre pour sa vie. La crainte de ne pouvoir lui procurer, à la campagne, tous les secours dus a un état aussi périlleux, fait prendre le parti de la ramener à Lyon.

Les médecins sont appelés : On trouve un corps brûlant ; cependant il n'y a point de fievre. L'extrême pâleur du visage annonce un déréglement dans la nature ; la malade déclare que ce n'est point la cause de son mal. Un dégoût général pour toutes les viandes fait croire que c'est un vice d'estomac.

Est-ce débilité, chaleur ou roideur ? c'est-là où la médecine s'embarrasse. On lui ordonne de ne point veiller ; mais elle passe une partie de la nuit à lire, & l'autre à repasser dans son imagination tout ce qu'elle

a lu. On lui compose des consommés, ou plutôt des quintessences de jus ; le corps s'échauffe de plus en plus, l'estomac n'annonce cependant pas une meilleure disposition. Le reste de l'été se passe en ordonnances inutiles de la part des médecins, & en accidens multipliés du côté de la malade. Tout d'un coup elle est attaquée d'un flux de sang si extraordinaire, qu'on est persuadé qu'enfin elle est au dernier période du mal. La tante désolée, ne voulant pas s'en rapporter seulement aux médecins qui la traitoient, & ne voulant rien avoir à se reprocher, veut qu'on appelle tous les médecins célebres de la ville, & sur-tout un jeune homme qui faisoit du bruit depuis quelques mois. Ce jeune homme, heureusement pour Lucile, avoit appris par hasard du chevalier les circonstances qui l'intéressoient ; il avoit eu le temps de faire les réflexions les plus combinées sur son état : aussi s'opposa-t il, contre toutes les apparences, aux avis de ses confreres ; & sur

l'aſſurance qu'il donna de la tirer d'affaire, malgré le danger évident qu'annonçoit l'hémorragie, il fut décidé qu'on le laiſſeroit opérer, & en effet il réuſſit. Je tiens de lui-même l'hiſtoire du commencement & des progrès de la maladie de Lucile. Comme le plus grand mal conſiſtoit dans un deſſéchement & une inflammation des plus violentes dans les parties de la matrice & du vagin, il regarda cet écoulement même comme un remede accordé par la nature pour amollir & humecter ces parties, & conſéquemment capable d'en tempérer la chaleur. Il n'eut donc garde d'oppoſer les ſpécifiques, mais au contraire par des palliatifs il vint à bout de calmer ſimplement la fougue du ſang, & enſuite par des délayans & les anodins long-temps continués, par des précautions tant de la part de la tante que de la ſienne, & enfin par un mariage du goût de la malade, elle fut très-bien rétablie d'une maladie qui annonçoit les progrès les plus rapides & les plus fâcheux. D'où nous

devons conclure que la fureur utérine peut très-bien se guérir d'elle même par un flux immodéré des menstrues, ce qui est confirmé par le rapport de ce médecin, & par celui de plusieurs autres qui ont observé la même chose dans d'autres sujets.

L'expérience nous a aussi appris qu'un flux d'hémorroïdes produit le même effet. La raison en est sensible ; car la phlogose des parties pouvant être aussi-bien la cause qu'un des symptômes de la fureur utérine, il est certain que le principe étant anéanti, les effets doivent disparoître nécessairement. Or rien n'est plus capable de diminuer & même de détruire la phlogose des parties, que le flux hémorroïdal ; car ce qui occasionne le gonflement & la phlogose de la matrice, c'est le sang qui s'épaissit & s'obstrue dans les petites veines qui couvrent sa cavité & sa surface. Ce sang venant donc se vider à travers les interstices par lesquels les vases se communiquent, non-seulement se désobstrue dans ces petites veines, mais

encore les vide abſolument pour ſuivre ſon cours par les vaiſſeaux hémorroïdaux ; par conſéquent la phlogoſe & l'inflammation doivent ceſſer ; & ſi elles ſont la cauſe principale de la fureur utérine, comme cela peut arriver, alors le flux hémorroïdal deviendra ſon tombeau.

J'en ai vu un exemple dans des communautés de filles qui tiennent les écoles publiques dans nos petites villes de France.

Une de ces filles, âgée de vingt-ſix ans, étoit ſujette depuis ſix ans à des accès de fureur utérine qui n'étoient pas continuels, mais qui revenoient aſſez fréquemment pour obliger à des précautions vis-à-vis d'elle. Depuis quelque temps même ils devenoient plus conſidérables ; ſes regles ſupprimées en étoient la cauſe. Une année après l'avoir vue, j'en demandai des nouvelles à ſon médecin, qui m'aſſura que depuis ſix mois qu'elle avoit eſſuyé un flux hémorroïdal très-ample, tous les accidens nymphomaniaques étoient entiérement diſparus. Quelquefois

les fleurs-blanches, quand elles n'ont point acquis de malignité, sont aussi un événement très-heureux dans les nymphomaniaques, parce qu'elles humectent & temperent la matrice & le vagin, ce qui les rend moins sensibles aux aiguillons de la volupté.

On a très-souvent observé que les malades se guérissent par la grossesse; cela vient de ce que les liqueurs contenues dans le chorion & l'amnios, se résolvant en vapeurs à travers les membranes, relâchent & ramollissent les tuniques de la matrice; mais comme la guérison est prompte, la rechute est aussi très-facile, à moins que la femme ne devienne encore enceinte en peu de temps.

Le mariage seul guérit la nymphomanie, sur-tout quand elle a pris sa source dans une violente passion pour l'objet qu'il est enfin permis de posséder.

Je pourrois parler de plusieurs autres événemens justifiés par l'expérience, qui

mettent fin à la fureur utérine ; mais comme ils sont d'une nature à ne point être exposés avec décence aux yeux du lecteur, on me permettra de les passer sous silence.

CHAPITRE VI.

Des moyens de guérir dans le premier & le second périodes, & des soulagemens qu'on peut espérer dans le troisieme période.

On doit regarder les différens degrés de la fureur utérine, comme autant de maladies particulieres. Quoique leurs rapports soient les mêmes quant à leur cause, on doit néanmoins observer quelques différences dans les remedes qu'on y apporte.

Le premier période présente trois indications à suivre. La premiere est de délayer & de calmer le sang ; par ce moyen, la

femence qui s'en forme en deviendra moins âcre & moins brûlante. La feconde, d'humecter & de relâcher toute la face interne de la matrice & du vagin. La troifieme enfin, de diftraire la malade de fes penfées obfcenes, afin qu'étant rappelée à elle-même, elle puiffe fe rapprocher de tous les objets qui peuvent lui faire prendre du goût aux chofes honnêtes.

Pour fatisfaire à la premiere indication qui eft d'adoucir & de délayer le fang, on doit commencer par une ou deux petites faignées du bras, à moins que quelques accidens critiques n'en empêchent. Dans ce cas, quelques-uns confeillent la faignée de la jugulaire : pour moi je fuis d'avis qu'on attende que les ordinaires foient paffées pour faire la faignée du bras, & qu'en attendant on emploie les adouciffans & les délayans, pour calmer l'âcreté de cette évacuation.

Mais en fuppofant qu'il n'y ait point d'obftacle à la faignée, voici l'ordre qu'on

doit ſuivre dans le premier degré du premier période, c'eſt-à-dire, quand la maladie ne fait abſolument que commencer. Une ſeule ſaignée du bras ſuffira ; le lendemain on purgera la malade avec la formule N° I ; ſa boiſſon ordinaire ſera ſuivant la formule N° II. Tous les matins on lui donnera à jeun une bouteille, ou au moins une chopine de petit-lait clarifié ; & l'après dinée, à trois heures de diſtance de chaque repas, on lui fera prendre la même boiſſon.

On lui permettra tout au plus à dîner de manger un peu de viande, pourvu qu'il n'y ait pas la moindre épice ; encore ce ſera de la viande de lait, comme agneau, poulets, lapins & veau, mais point de graiſſe. On pourra, pour ſatisfaire ſon appétit qui augmentera de jour en jour, lui préparer des légumes humectans & rafraîchiſſans ; on lui permettra auſſi les fruits, pourvu qu'ils ſoient de la même qualité que les légumes. Cependant on répétera tous les huit jours l'uſage de la médecine N° I ; & dans l'intervalle on

lui

lui fera prendre, ſuivant qu'on le jugera convenable, quelques lavemens composés ſelon la formule N° III.

Si les vapeurs s'étoient déja miſes de la partie comme je l'ai vu ſouvent arriver, on lui donnera tous les quatre jours en ſe couchant un ſpécifique décrit dans la formule N° IV. Il ne m'a jamais manqué en pareille occaſion, & ſouvent même il a ſuffi d'en prendre une fois.

Par le régime & les boiſſons que je viens d'ordonner, on aura ſuffiſamment répondu à la ſeconde indication.

Pour ce qui eſt de la troiſieme, ce ſera aux parens, ou à ceux qui ſeront chargés de l'éducation de la malade, à s'acquitter de tout ce qu'il faut pour la remplir parfaitement; mais je dois leur en indiquer les moyens, & leur dévoiler ce qu'une expérience, qui m'a ſouvent ſaiſi d'étonnement & d'horreur, ne m'a que trop certainement appris. Il faut donc examiner quelles ſont les connoiſſances les plus intimes

& les plus cheres à la malade ; & sans chercher à pénétrer dans leurs mœurs, ni à espionner ce que pourra produire la continuation de ces intimités, de quelque sexe que soient ces connoissances, il faut les éloigner sous des prétextes qui ne puissent pas les offenser, ni révolter l'esprit de la malade, qu'il est intéressant de ménager, à cause de sa foiblesse & de celle des organes.

Si cette liaison existe vis-à-vis d'une domestique, de quelque sagesse qu'on la suppose, il faut l'examiner & suivre avec la même rigueur qu'on auroit vis-à-vis de la fille du monde qui auroit donné les plus violens soupçons sur sa conduite. On observera avec le plus grand scrupule les gestes & les regards de la malade, en recevant les services de cette domestique.

La familiarité criminelle de ces malheureuses avec leurs jeunes maitresses, ou des jeunes éleves, est une contagion plus générale qu'on ne pense. On y fait d'autant

moins de réflexions, que le danger eſt moins évident, & le danger n'eſt grand, que parce qu'il eſt moins ſenſible. Si après toutes ces obſervations il ne paroît aucun attachement ſingulier vis-à-vis de qui que ce ſoit, on pourra ſuppoſer raiſonnablement que l'imagination de la malade eſt la ſource de ſes maux, & qu'un libertinage ſecret les a amenés au point de malignité qui oblige d'y apporter des remedes. Il ſera donc néceſſaire, ſi la malade s'obſtine à la diſſimulation, de ne la pas perdre un inſtant de vue, ni le jour, ni la nuit, pendant laquelle on lui donnera pour compagne de ſommeil une fille dont la vertu & la prudence ſeront à toute épreuve.

On ne tardera point à découvrir que la véritable cauſe de la maladie eſt la maſturbation. Ce ſera alors qu'il ne faudra plus épargner ni les reproches, ni les peintures de ce déteſtable crime dont il faudra lui découvrir, & même outrer les conſéquences fâcheuſes. On ne ſe laſſera point de lui

renouveler tous les jours ces peintures capables de lui inſpirer de l'horreur pour elle-même. On redoublera les ſoins pour l'empêcher de retomber dans un pareil déſordre. On ne lui permettra jamais d'être ſeule, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, même ſous celui de vaquer aux beſoins naturels ; car j'en connois qui m'ont avoué que cette indigne habitude avoit pris ſur elles un tel empire, que ſe voyant obſervées jour & nuit, elles s'étoient enfin décidées à feindre des beſoins ſecrets, pour s'abandonner ſans témoins à cette déteſtable manœuvre. Je dois encore ajouter que pour ces ſortes d'aveux, quand une fois la premiere démarche a été faite, j'ai trouvé beaucoup moins de pudeur dans les femmes que dans les hommes.

Dans le ſecond degré du premier période, les ſaignées doivent être plus fréquentes & plus abondantes, en ayant cependant égard aux forces & aux tempéramens. Les délayans doivent être pris en plus grande quantité &

cependant tels que je viens de les indiquer, ainsi que le purgatif qui doit être aussi le même ; mais au lieu d'observer huit jours d'intervalle, on doit le réitérer tous les quatre jours pendant le premier mois. Du reste, on gardera le même régime, qu'on fera continuer pendant plus de temps, & on prendra les mêmes précautions sur la conduite personnelle de la malade.

Dans le troisieme degré, où les fibres ont deja éprouvé une tension longue, & par conséquent ont acquis une grande délicatesse, la marche doit être un peu différente ; car alors il se présente deux écueils également à craindre. Le premier est la foiblesse de la malade, qui interdit la saignée ; le second est la sensibilité & l'irritation des parties, que les purgatifs ne peuvent qu'augmenter. Il en est un troisieme qui n'est pas d'une moindre considération ; c'est le relâchement, l'atonie & le manque d'action dans le genre nerveux, auxquels les rafraîchissans & les délayans sont absolument contraires. On ne

peut raifonnablement nier la vérité de ces trois réflexions : cependant plus d'un auteur fameux, & plufieurs de nos maîtres, furtout celui que je refpecte le plus, s'en font écartés dans la pratique. Ils font prefque tous d'accord pour l'emploi copieux de la faignée, des évacuans & des relâchans : pour moi, à qui l'expérience a fait voir tous les inconvéniens de cette route frayée, on me permettra de ne point la fuivre aveuglément.

Mais avant de propofer ma méthode, je vais donner celle des autres, en avertiffant que la mienne m'a toujours réuffi, & que celle des autres ne m'a jamais donné la fatisfaction que je devois en attendre, vu les grandes autorités fur lefquelles elle eft appuyée. Premiérement ils ordonnent la faignée plus ou moins abondante, fuivant l'âge, le tempérament & la force de la malade; & plus les fymptômes font véhémens, plus la faignée doit être forte & fréquente. Je ne pourrois fur ce premier article m'aban-

donner à la moindre réflexion, parce qu'elle me conduiroit malgré moi à une dissertation deux fois plus volumineuse que cet ouvrage.

Secondement, ils conseillent l'usage des purgatifs doux à la vérité ; & qui, sans irriter les intestins, puissent vider les humeurs vicieuses & indigestes des premieres voies ; ils ajoutent que des purgatifs doivent souvent être répétés.

L'hypothèse des purgatifs non irritans étant fausse, cette maxime présente sur le champ une méthode qui n'est point généralement sûre, & qui souvent, & sur-tout lorsqu'elle sera réitérée, offre des accidens assez difficiles à guérir, & quelquefois même incurables.

Enfin ils veulent qu'on donne à grandes doses, & fréquemment, les juleps & les apozèmes rafraîchissans & délayans ; tels sont les racines, feuilles & fleurs de nénuphar, les racines de guimauve, celles de chicorée & d'oseille ; les feuilles de laitue, de saule, de lentilles, &c ; les fleurs de mauve, de pavot & de violette.

D'autres, après avoir épuisé les malades de force & de sang, les accablent & les remplissent de rafraîchissans de la premiere classe, qui effectivement les tirent de l'état où elles étoient, mais pour tomber dans une infinité d'accidens qui ne leur laissent plus d'autre perspective qu'une vie ennuyeuse & languissante, qui les rend tout au moins inutiles dans la société, quand elles ne deviennent pas insupportables aux autres & à elles-mêmes. J'ai aussi vu des médecins employer pour cette maladie la décoction des feuilles de ciguë, à la dose de deux pincées.

De toutes ces choses on en choisit trois ou quatre, suivant le goût & la commodité; & l'on en fait prendre deux fois le jour, matin & soir, à une certaine distance des repas, en ajoutant à chaque potion une dragme de cristal minéral, de sel prunelle, ou de sel sédatif d'*Homberg*.

On ordonne aussi de prendre quatre fois par jour, loin des repas, le petit-lait cla-

rifié : de chaque gobelet on a soin de faire une décoction avec une once de racine de nénuphar, ou bien l'on y mêle de son sirop. On conseille même pour toute boisson le petit-lait clarifié sans addition, si les malades ne montrent pas trop de répugnance. On verra, par la suite ce que je dirai de l'usage de ce petit-lait, que je ne désapprouve pas entiérement, mais auquel je crois qu'il faut quelques modifications.

On ordonne encore le lait d'ânesse deux fois le jour, mais je rejette cette pratique comme inutile si on emploie des remedes plus efficaces, & comme très-insuffisante, si on s'en tient uniquement à cela. Quant au lait de vache, j'en fais une estime bien différente. On verra les grands effets qu'il peut produire en le donnant avec les précautions requises.

On fait aussi usage matin & soir, des émulsions faites avec les quatres semences froides majeures, ou avec les quatre mineures, dans quelques eaux distillées de nénuphar,

de laitue ou d'endive en ajoutant à chaque émulſion une once de ſirop de violette, de nymphæa ou d'althæa. On fait boire auſſi, pendant un mois de ſuite, les eaux minérales acidules & chalibées, à la quantité de deux ou trois livres, en faiſant diſſoudre dans les premiers verres quelque ſel purgatif, comme trois dragmes de ſel de duobus, demi-once de ſel polycreſte, ou de ſel d'Epſom.

Voilà en général la pratique ordinaire dans le degré de cette maladie.

Ma méthode eſt un peu différente.

Premiérement, pour répondre à la premiere indication qui paroît exiger la ſaignée, je dis qu'il eſt des cas où elle eſt utile, d'autres où elle eſt dangereuſe; quelques-uns où elle demande à être répétée une fois, aucuns où on doive les faire fréquentes, ni abondantes.

Toutes ces particularités pourroient être juſtifiées par les exemples des malades au ſecours deſquelles j'ai été appelé, & que

je me suis vu forcé de laisser périr misérablement, parce qu'on ne m'avoit point laissé assez de sang pour travailler à leur rétablissement. Le sang renferme les matériaux de l'édifice dont il est lui-même l'architecte. Comment est-il possible de réparer cet édifice sans matériaux, & sans le principal ouvrier ? Il n'est donc point de cas où l'on doive épuiser un homme de sang, à moins de vouloir lui ôter la vie. Quand le médecin se voit arrivé à cette cruelle alternative, son devoir est de se retirer, si son expérience ne lui donne d'autres moyens pour soulager que d'anéantir les principes de l'existence, sans pouvoir se flatter d'un espoir raisonnable de les réparer.

Pour juger des cas où la saignée est utile; il suffit de se rappeler ses principes sur l'usage de ce remede. On ne doit saigner que pour l'inflammation ou la pléthore des vaisseaux. Quand le mal dont nous parlons, ou vient de ces deux causes, ou existe avec elles, alors la saignée deviendra nécessaire;

& il sera d'autant plus utile de la répéter; qu'il y aura lieu de juger qu'il y a pléthore & inflammation tout ensemble.

Cela arrive aux nymphomaniaques qui le sont plus par imagination, que par habitude d'un vice réel. Comme la saignée est le plus rafraîchissant & le plus calmant de tous les remedes, on l'emploie toujours vis-à-vis d'elles avec succès; mais il faut les faire petites, & au nombre de trois ou quatre en moins de vingt-quatre heures: faire des saignées abondantes & en grand nombre, c'est écraser la malade au lieu de la secourir; c'est lui ôter le pouvoir de supporter les autres rafraîchissans qui lui conviennent; c'est souvent se préparer des maux dont la cure deviendra plus longue, & l'événement plus triste que la maladie à laquelle on a voulu remédier.

Si le vice vient de l'imagination & d'une habitude criminelle tout ensemble, mais dont les excès n'auront pas été considérables, soit par leur nature, soit par la durée, alors la

ſaignée ſera encore très-utile, mais il ſuffira d'en faire deux en douze heures.

Si enfin le mal vient uniquement d'une habitude exceſſive des plaiſirs, ſoit dans le coït, ſoit dans l'abominable maſturbation, quel ſera le médecin qui oſera me ſoutenir qu'on doit ſaigner une telle malade ? Conſervez à cette malheureuſe le peu d'eſprits qui lui reſte encore dans les veines, c'eſt une ſemence dont nous pourrons peut-être faire quelque choſe. Si vous l'en privez, il n'y a plus de germe, par conſéquent plus de vie. Il faudroit plus d'un ouvrage pour développer cette grande maxime de médecine, qui eſt dans les principes les plus connus de cet art ; mais il faudroit auſſi une réputation plus célebre, & une plume bien plus éloquente que la mienne, pour la perſuader. Que dis-je ? Quand on en ſera bien perſuadé, on y manquera encore dans la pratique, & nous ſommes preſque dans le cas du déſeſpoir ſur l'illuſion des malades & des médecins à cet égard. Je me donnerai au moins

la satisfaction, si Dieu me donne la vie & la santé, de faire là-dessus des dissertations si sensibles & si démonstratives, que peut-être j'aurai enfin la gloire d'avoir intéressé l'humanité en faveur de l'humanité même.

Après avoir fixé l'usage légitime de la saignée dans les trois degrés du premier période de la maladie, nous ne devons point négliger l'emploi qu'on doit faire des purgatifs & des autres remedes.

J'ai déja prescrit ce qu'il faut dans le premier & le second degrés ; toute la difficulté consiste dans la façon de se conduire dans le troisieme.

Il y a sur l'usage des purgatifs les mêmes réflexions à faire que sur celui de la saignée. Plus le mal est avancé, plus il y a de foiblesse & d'irritabilité, par conséquent moins il y a lieu de se servir des choses qui peuvent affoiblir, comme la saignée, & de celles qui peuvent irriter, comme les purgations ; ainsi, jusqu'à ce qu'on ait pu me prouver que les médecines n'irritent point, sur-tout quand

la nature eſt d'elle-même très-irritable, je ne pourrai admettre les purgatifs dans ma méthode; & l'on aura d'autant moins de ſujet de blâmer ma conduite à cet égard, qu'elle n'exclut point tous les évacuans, pourvu qu'ils ſoient de l'ordre des toniques non aſtringens, qui ont la vertu de digérer ſucceſſivement ce qui peut l'être, & avec le temps, d'évacuer tout le ſuperflu.

C'eſt pourquoi, après une ou deux ſaignées tout au plus, je fais prendre le ſoir même un demi-bain; une heure après on donne, dans un bouillon fait avec le maigre de bœuf, de veau & d'orge cru, quinze gouttes de quinteſſence diaphorétique, expliquée dans la formule N° V. Je fais prendre le lendemain matin un autre bain à jeun, après lequel on fait prendre la même doſe de quinteſſence dans du bouillon. La malade ſe repoſe une heure dans le lit, après quoi elle peut manger un potage clair au riz & au lait, mais en très-petite quantité. A dîner on pourra lui ſervir un potage, & très-peu

de viande, avec deux verres de bon vin rouge, mêlé avec autant d'eau minérale. Dans l'après-dînée, deux heures après le repas, si elle a soif, elle boira du petit-lait bien clarifié; & pour en venir à bout, on le fait filtrer dans un entonnoir avec le papier gris. A six heures elle se remettra dans le bain, où on fera en sorte, par gradation, de la tenir deux heures.

En sortant du bain on lui fera avaler deux onces d'hydromel vineux, dans lequel on aura mis quinze gouttes d'essence diaphorétique. Sur les neuf ou dix heures, on lui servira une chopine de lait; & si elle témoigne grand appétit, on pourra lui permettre une once de biscuit ou du pain très-léger & bien cuit, pour tremper avec le lait. Cependant on prendra les mêmes précautions que j'ai indiquées dans les deux premiers degrés, & on ajoutera celle d'entretenir sur les parties une flanelle continuellement imbibée dans une décoction d'herbes émollientes avec une préparation de Saturne.

(*Voyez* la formule N° VI.) Ce remede eſt tout à la fois émollient & rafraîchiſſant. C'eſt pourquoi, ſi l'inflammation de l'intérieur des parties eſt grande, on ſera très-bien avec la même préparation de donner des injections qui pénétrent, s'il eſt poſſible, juſque dans la matrice, qui reſte ordinairement ouverte dans cet état. On pourra d'autant plus aiſément réitérer ces injections, que ces ſortes de malades s'y prêtent volontiers.

Après qu'on aura éprouvé ce régime pendant ſept ou huit jours, ſi l'on voit que l'amas des humeurs augmente, qu'il s'accumule des obſtructions dans l'eſtomac & les viſcères, que les inteſtins s'obſtinent à ne point ſe contracter, ce ſera alors un ſigne évident que la nature demande le ſecours des évacuans.

Alors on donnera la veille, dans l'après-dînée, un lavement composé ſelon la formule N° VII. Le lendemain on ſuſpendra tous les autres remedes, & l'on fera boire, à commencer dès ſept heures du matin

d'heure en heure, un gobelet de l'apozême décrit à la formule N° VIII. Le soir on donnera les gouttes diaphorétiques; ensuite on observera, si l'évacuation a été forte, de lui faire prendre bien tard l'émulsion N° X. Le lendemain on reprendra le traitement ordinaire; & en le suivant, on aûra lieu d'être surpris de la rapidité & de la certitude du succès.

Pour le second période, il se présente les mêmes indications essentielles que dans le troisieme degré du premier; cependant il en est d'accidentelles qui exigent des précautions différentes.

J'y ai établi deux degrés. Dans le premier, où l'on admet encore des intervalles dans le délire mélancolique, il faut observer le même traitement que dans le troisieme degré du premier période, avec cette différence, qu'au lieu des demi-bains tiédes que j'ai prescrits, on donnera les bains entiers & froids, & que pour cuire les humeurs cacochymes qui sont dans les visceres, & en

évacuer le ſuperflu, on donnera, tous les jours à jeun, une heure avant le bain, une cuillerée d'eſſence aurifique décrite dans la formule N°. IX; & comme l'ardeur des parties doit être plus conſidérable, on y introduira les peſſaires continuellement imbibés d'eau préparée ſuivant la formule N° IX. S'il y avoit dans ces parties des accidens plus conſidérables, on auroit recours aux remedes que je vais indiquer dans le traitement du troiſieme période. C'eſt dans ce cas déplorable qu'un médecin doit gémir de ſe voir appellé, & qu'en même temps il doit faire tous les efforts de ſcience, d'expérience & d'étude, pour répondre à la confiance dont on l'honore : car il faut lui ſuppoſer une capacité peu commune, & une diſcrétion à toute épreuve.

J'ai vu beaucoup de ces malades ; j'ai donné les conſeils que j'ai crus convenables à leur ſituation ; je n'en ai vu aucune guérir.

L'hiſtoire d'une ſeule que j'ai eu la con-

noissance de traiter moi-même, c'est-à-dire, d'exécuter mes propres remedes, servira tout à la fois de modele pour la conduite qu'on observera vis-à-vis de celles qui sont arrivées au délire maniaque, & de consolation pour les personnes qui s'y intéresseront, puisque j'ai eu le bonheur de réussir. Mais qu'un seul exemple ne serve point à diminuer la terreur que doit inspirer une situation aussi cruelle, qu'un médecin entreprend toujours sans espoir, & dont les succès, quand il arrive, le force de se récrier sans cesse sur les secrets impénétrables de la nature, qui bornent ses connoissances & son étude, D'ailleurs, on va voir que ce n'est que par des soins infinis, & par des régimes très-entendus, que je suis enfin venu à bout de guérir cette malade.

Elle étoit déja à cette extrémité qui force les parens d'avoir recours aux maisons de force, pour se débarrasser d'un fardeau au dessus de leur tendresse & de leurs soins. Depuis deux ans je n'étois point venu en

province ; perſonne ne m'avoit prévenu du déſaſtre de Mademoiſelle de * * *. Il n'avoit été guere poſſible de le faire, puiſque dès le lendemain de mon arrivée j'allai voir ſon pere, doublement affligé par la perte qu'il avoit faite, dans mon dernier voyage, d'une femme qui devoit lui être chere. Après les premiers complimens, je lui témoignai l'empreſſement que j'avois de ſaluer mademoiſelle ſa fille. Je vois bien, me répondit ce pere infortuné, que vous ignorez toute l'étendue de mes malheurs : peut-être, ſi vous aviez été ici, vous auriez pu remédier à ma diſgrace ; mais le mal eſt ſans reſſource, & plaiſe à Dieu que je puiſſe enfin prendre ſur moi de n'y plus ſonger. Voyant que je me perſuadois que ſa fille étoit morte : Non, me dit-il, la malheureuſe Eléonore reſpire encore ; & peut-être vivra-t-elle trop, pour être long-temps victime d'un état auquel on ne peut penſer ſans frémir. Je ne voulus point l'entretenir plus long-temps dans ſes ſujets d'affliction. J'allois

dîner chez une dame où j'étois bien sûr d'être informé de toutes les circonſtances qui avoient rapport à cet événement. Effectivement, par tout ce que j'appris d'elle & de bien d'autres, je fus dans le cas de juger que cette fille étoit nymphomaniaque au dernier degré. Pluſieurs gentilshommes du voiſinage avoit échappé avec peine à ſes accès de fureur; les deux domeſtiques de la maiſon n'avoient point toujours été aſſez forts, ou peut-être aſſez vigilans pour la contenir. Quelquefois même elle s'étoit échappée aſſez loin pour faire craindre, pendant quelques jours qu'on l'avoit cherchée, qu'elle ne ſe fût précipitée dans un des étangs; car il y en a grand nombre dans cette campagne. En vain avoit-on conſeillé au pere de la mettre en sûreté. Cette fille qui avoit fait les délices du voiſinage par ſa beauté, en étoit devenue l'horreur; enfin la néceſſité avoit contraint le pere de la conduire lui-même à Tours dans une communauté que je ne nommerai pas, parce que je

ne puis en parler qu'avec indignation. Quoique sa fortune fût bornée, il s'étoit cependant soumis à des dépenses considérables, que ces religieuses avoient exigées pour fournir aux soins & à toutes les douceurs que sa tendresse sollicitoit pour alléger la situation de cette furieuse. On lui avoit tout promis pour l'engager à augmenter la pension. Mais la régle, dans ces maisons impénétrables à l'humanité, est d'exiger beaucoup, & de ne rien changer à l'ordre qu'on observe indistinctement pour les malades, qui y sont traitées de façon à augmenter leur fureur & tous leurs accidens, jusqu'à ce qu'un épuisement total les jette dans l'imbécillité.

Dans les différens voyages que j'avois faits en province, j'avois reçu de cette demoiselle toutes les honnêtetés dont un étranger peut être flatté.

Je fus plus sensible que je ne puis l'exprimer à sa disgrace; l'élégance de sa figure, la beauté de ses yeux, la régularité de ses

traits, & la vivacité de son coloris, tout cela ne me sortoit plus de la tête; & j'étois pénétré d'une vraie douleur, quand j'imaginois les changemens que cette vilaine maladie avoit déja dû faire dans cette figure si intéressante.

Comme mes affaires demandoient que je fisse un séjour plus considérable qu'à l'ordinaire, je me décidai tout d'un coup à entreprendre la guérison de cette malade, & je pris cette résolution bien plus par humanité que par aucun autre motif; quoïque l'amour propre me flattât beaucoup sur la gloire qu'il y auroit à cette entreprise, si elle avoit un heureux succès. J'allai donc trouver le pere, à qui je fis part de ma résolution. Votre fille, lui dis-je, n'a que vingt-deux ans. Quelles ressources encore dans la nature! Ne seroit-ce pas une cruauté criminelle de négliger de chercher dans tous les secrets de l'art les moyens de la réchapper? Il est peut-être encore temps; il y a encore à cet âge des prin-

cipes capables de s'aſſimiler avec les remedes pour rétablir l'animal, ou au moins pour réparer la plus eſſentielle harmonie. Ah ! me dit ce pere infortuné, comment pourrois-je me refuſer à votre zèle ? Mais permettez que je vous obſerve que le mal eſt pire que jamais ; les nouvelles que j'en reçois ſont déſeſpérantes. Si vous ſaviez tout ce que j'ai fait, & ce qu'on fait encore ! Mais bien loin que les remedes operent, ils ſemblent augmenter le mal. Ne croyez pas, lui répondis-je, que je me croie bien ſupérieur en connoiſſances, mais quelque choſe me dit que nous ſerions dignes l'un & l'autre des plus dignes reproches, ſi nous abandonnions cette infortunée. La certitude qu'elle ne guérira jamais dans la communauté où elle eſt, l'eſpoir de la guérir ſi nous l'en ſortons, voilà deux motifs bien puiſſans pour venir à ſon ſecours. D'ailleurs je me charge de tous les embarras & des déſagrémens. Moi-même je l'irai chercher, je l'amenerai chez moi ; ce ſera dans ma maiſon que je la

traiterai. Deux hommes & une garde que je prendrai tour-à-tour, feront les feuls domeftiques qui auront accès dans l'appartement que je lui ferai occuper. Vous feul de tout le voifinage ferez inftruit du fecret. Si nous réuffiffons, on applaudira hautement à votre tendreffe & à mon zèle ; fi au contraire, après avoir tout effayé, le mal continue, nous ferons quittes pour avoir recours aux mêmes moyens dont on ufe aujourd'ui.

Une propofition qui applaniffoit auffi bien tous les obftacles, ne put pas être rejetée. Auffi fûmes-nous bientôt d'accord fur les moyens d'exécuter notre projet. Deux jours après, je pris de grand matin le chemin de Tours, où j'arrivai le foir. Dès le lendemain j'allai voir un grand-vicaire que j'avois connu particuliérement à Paris ; je lui racontai le fujet de mon voyage, & lui déclarai que j'exigeois de lui qu'à l'appui de fon autorité nous puffions fur le champ être introduits dans l'intérieur de la maifon, fans qu'on pût avoir le temps de faire le

moindre changement à l'ordre qu'on y observe, parce qu'il étoit important que je puſſe juger, par le traitement actuel, la façon dont on s'étoit conduit vis-à-vis d'Éléonore. Je ne pouvois guère mieux m'adreſſer qu'à ce grand-vicaire, puiſqu'il étoit ſupérieur de la maiſon. Il m'accorda ſur le champ ma demande, & dans l'inſtant nous nous rendîmes à la communauté, où le grand-vicaire, après s'être entretenu de choſes vagues avec la ſupérieure, lui dit qu'il devoit entrer ſur le champ avec moi dans l'intérieur de la maiſon. Elle lui repréſenta le danger qu'il y auroit pour nous, ſi les ſœurs n'avoient pas le temps de mettre de côté les malades les plus furieuſes; que telles qui nous paroîtroient au premier abord les plus tranquilles, pourroient tout-à-coup ſe mettre dans une fureur capable d'alarmer toute la maiſon; mais il leva cette difficulté, en diſant qu'on pourroit auſſi bien mettre ordre à tout en notre préſence, & ordonna d'ouvrir les portes ſur le champ; ce qu'on fit.

Je ne dirai point toute l'horreur dont je fus saisis à l'entrée de cette maison, séjour de la fureur, du crime & du désespoir. Mon respectable conducteur avoit dit tout bas à la supérieure de lui faire un signe quand nous serions à la cellule d'Eléonore. Il étoit convenu avec moi de me le rendre; car je ne voulois, dans cette premiere visite, rien faire appercevoir de l'intérêt que je prenois à elle.

Approchez, filles infortunées, & maudissez le moment où vous avez ouvert votre foible cœur à l'entrée des passions déshonnêtes; écoutez, & ne frémissez pas, si vous pouvez, à la vue du spectacle dont je vais vous faire le récit.

O spectacle trop hideux & trop effrayant! vous êtes & serez toujours présent à mes yeux & à ma mémoire qui en est sans cesse épouvantée.... Est-ce vous, m'écriai-je en moi-même, trop infortunée Eléonore?... Est-ce vous que j'ai vue autrefois si aimable & si digne d'être aimée? Est ce bien vous

dont l'esprit, les grâces, la beauté & l'élégance de la taille étonnoient & charmoient tout le monde ? O sort déplorable, qui doit faire trembler toutes les personnes de votre sexe & l'humanité entiere ! Destin cruel ! quelle incroyable métamorphose as-tu opérée ? . . . Quels yeux hagards & enfoncés, quelle peau jaune & livide, quelles joues flasques & décolorées, quelles levres pendantes & violettes, quelle bouche écumante & puante, quelles dents noires & décharnées, quelle taille recourbée & déformée, quel tout affreux ! Puis-je croire que vous avez été le siége de tant de charmes ? Cette chevelure, dont l'art relevoit avec tant de goût la beauté, n'est donc plus qu'une criniere éparse & hérissée, dont la pommade & la poudre parfumée sont l'ordure & la poussiere ! Ces mains potelées, si blanches, & si adroites pour orner ce malheureux corps, ne sont donc plus couvertes que d'excrémens, & se servent de cette matiere vile & puante en guise de pâte, de par-

fums & de rouge. O fatale idée de coquetterie & d'amour ! à quelle toilette êtes-vous réduite ? ... Perfécutez-vous encore une malheureufe dans ce féjour d'horreur & d'infamie où vous l'avez conduite ? Ne l'avez-vous arrachée des mains de fes parens, d'une table fenfuelle, d'un fommeil agréable & innocent, d'une fociété brillante & aimable, des bras de l'efpérance la plus heureufe, que pour devenir fa honte, fon fupplice & fon bourreau ? O fatal amour! paffion véritablement infernale, tu es bien plus inhumain que ces filles qui la maltraitent fans ceffe; tu es bien plus horrible que ce cachot affreux & puant. Tu es plus vil que cette nourriture mal-propre qu'on lui fert; tu es mille fois plus impur que cette paille pourrie & infectée qui lui tient lieu de lit. Voilà donc, barbare, la volupté que tu promets! C'eft donc là le terme de ta molleffe, & le comble de tes délices ! O trop infortunée Eléonore, puiffe votre exemple fervir de leçon à vos femblables! Puiffe cette trifte

& désolante image changer les gouttes brûlantes de sang qui coulent dans leurs veines, en des molécules de glace, inaccessibles aux ardeurs les plus séduisantes de la volupté !

Il me seroit bien difficile d'exprimer le saisissement & la tristesse qui s'emparerent de toutes les puissances de mon ame. Je priai le grand-vicaire de me dispenser du dîner auquel il m'avoit invité. Je le quittai avec promesse que nous retournerions le soir pour régler le compte avec la supérieure, & disposer les moyens de la faire partir. Dans cet intervalle, il chercha deux jeunes hommes vigoureux, & deux femmes telles que je les lui avois demandées, & il me les amena, après avoir fait le marché pour six mois avec les dernieres. J'avois remarqué, lorsqu'on étoit entré dans le cachot de cette malheureuse, qu'elle s'étoit sauvée dans un coin où elle s'étoit accroupie tout le temps que la religieuse y étoit restée ; & je n'avois point oublié qu'elle avoit poussé un cri affreux lorsqu'on avoit voulu

l'en tirer pour l'avancer vers nous, ce à quoi elle s'étoit refuſée conſtamment. Lorſque je fis part à la ſupérieure des ordres que j'avois de ramener Eléonore, elle me dit que je ſerois le maître, mais que la choſe lui paroiſſoit impoſſible, à moins de la faire enchaîner dans une voiture couverte, & qu'encore elle donneroit bien de l'ouvrage, par les cris épouvantables qui cauſeroient des tumultes & un ſcandale affreux dans la route.

Je lui répondis que j'avois prévu à tout; que quant au moyen d'enchaîner Eléonore je ne le ſouffrirois pas, y en ayant un plus doux & plus honnête, que je ferois exécuter le lendemain moi-même; qu'à l'égard des accès de fureur, là choſe ne me paroiſſoit pas auſſi facile, que cependant j'eſſaierois de les calmer; que tout ce que je lui demandois, étoit de la faire tenir prête pour le lendemain matin à trois heures, ſoit pour la propreté du corps, ſoit pour celle du linge. Je lui fis prendre, avant de la quitter,

l'émulsion formule N° X, & je me retirai à l'auberge, après avoir fait mille remercimens au grand-vicaire.

Je donnai les ordres pour que la voiture fût prête le lendemain. A l'heure marquée, je me rendis à la communauté, où je trouvai Eléonore habillée très-proprement, & gardée dans la salle par les religieuses. J'y entrai d'abord seul, & je témoignai qu'on avoit fait beaucoup plus que je n'avois demandé. En effet, je les priai de lui ôter tous ses habillemens, excepté la chemise ; mais, auparavant d'augmenter son trouble par cette cérémonie, je leur dis de lui faire prendre la même émulsion de la veille, ce à quoi elles réussirent, quoiqu'avec beaucoup de peine. Elles se mirent ensuite à la déshabiller, ce qui ne s'exécuta qu'avec une violence qui me donna un spectacle fort désagréable.

Je fis apporter un bandage d'une toile forte & large, avec lequel je leur dis de l'emmailloter, en lui couchant les bras sur les côtés. Cette manœuvre, qui fut exécutée

avec beaucoup d'adresse, la révolta au point d'écumer de rage; mais il fallut céder à la force. Ses gardes la transporterent dans la voiture, où ils n'eurent pas grande peine à la contenir. Mais il y avoit de quoi frémir au bruit de ses cris, à voir ses grincemens de dents, qu'elle n'interrompoit que pour essayer de les mordre, ou pour leur cracher au visage. On les sortit grand train de la ville, & je les suivis à cheval, où j'eus le temps pendant toute la journée de m'abandonner aux réflexions les moins consolantes sur l'espoir de la tirer d'un état si fâcheux. Cependant à la dînée, l'ayant fait mettre sur un lit, elle reposa environ une demi-heure, mais elle ne voulut absolument rien prendre. Je voulus essayer si, en lui faisant rendre la liberté des mains, elle ne feroit pas plus docile à faire usage de ce qu'on lui offroit. En effet, cela réussit, non sans avoir fait auparavant bien des efforts pour gripper ses gardes, qui eurent après cela bien de la peine à la remettre dans la même situation du matin.

Nous nous remîmes en route après avoir essuyé toutes ses folies, & nous arrivâmes la nuit dans ma campagne. Je la fis sur le champ transporter dans son appartement, où je trouvai tout exactement disposé comme je l'avois ordonné avant mon départ.

Comme tout ce qui concerne cette malade doit servir de modele en pareil cas, on me passera d'être long, plutôt que d'omettre les moindres circonstances.

Le lit étoit à roulettes, & construit d'un bois de chêne fort épais, ayant une colonne à chaque angle, & une dans chaque milieu, ce qui compose huit colonnes. Tout l'intérieur étoit rembourré de crin. La forme étoit d'une boîte de six pieds de long sur deux & demi de large, un fond de sangle qu'on pouvoit ôter quand on vouloit, un sommier de ballé d'avoine, sans lit de plumes ni matelas. Au défaut de ce sommier, on peut en avoir de crin ; mais on doit en avoir plusieurs, afin de pouvoir changer la malade au plus léger besoin. Un seul drap,

qu'on a foin de contenir avec des boucles qui font pratiquées dans les traverfes de côté & des deux bouts du lit ; point de couverture ni d'autres façons pour le coucher, jufqu'à ce que la malade foit revenue à un certain degré de réfipifcence. Quelque tard qu'il fût, j'ordonnai, auffi-tôt après mon arrivée, un bain dans lequel on força la malade de refter une heure. On l'en fortit, & après l'avoir effuyée on lui préfenta un grand plat de riz qu'elle dévora ; après on la remit en maillot dans le lit, & un feul homme refta auprès d'elle, avec ordre de ne la punir autrement, lorfqu'elle voudroit mordre ou crier, qu'en lui jetant un gobelet d'eau fraîche fur le vifage.

Le lendemain je la fis faigner quatre fois, à la quantité de fix onces, en obfervant trois heures de diftance d'une faignée à l'autre. Je lui fis prendre entre chaque faignée une bouillie claire faite avec le lait & la fleur d'orge, dans chacune defquelles on avoit mis une demi-once de firop de pavot.

Je commençai

Je commençai cette cure le 12 du mois de mai de l'année 1761. Le 13 je lui fis commencer l'usage de la quinteſſence formule N° V, quinze gouttes dans un bouillon fait avec le veau, un quartier de poule maigre, & toutes les herbes calmantes; (*voyez* la formule N° XI.) après, le bain d'une heure, & la douche qu'on lui donnoit ſur la tête. Elle reprenoit le même bain & la même douche à cinq heures. A dîner, on lui ſervoit un potage au lait; dans le jour, quand elle avoit ſoif, on ne lui donnoit d'autre boiſſon que le petit-lait clarifié; deux heures avant le bain, on lui ſervoit une bouillie à la fleur d'orge; à ſix heures, au ſortir du bain & de la douche, une ample ſoupe au lait; vers les dix heures, une bouillie comme ci-deſſus, avec une once de ſirop de pavot blanc.

Je fis obſerver ce régime & ces remedes pendant le reſte du mois de mai, & tout juin.

Il faut obſerver, 1°, qu'elle étoit toujours

emmaillottée la nuit, de façon à ne pouvoir porter la main sur les parties; 2°. que le jour les femmes l'observoient, tant au lit que dans le bain, de façon à ne lui jamais donner le loisir de se livrer à aucune obscénité; 3°. que quand elle essayoit de le faire, on ne la punissoit autrement qu'en lui inondant le visage, & tout au plus en faisant semblant de vouloir la mettre dans son maillot; 4°. qu'on lui faisoit, avant d'entrer dans le bain, des injections dans le vagin, qu'on lui faisoit garder; (*voyez* la formule N° XII.) 5°. enfin, que jour & nuit elle avoit sur les reins une plaque de plomb assez mince, & sur toutes les parties une flanelle fort épaisse, continuellement imbibée d'eaux émollientes. (*Voyez* la formule N° XIII.) Je remis pendant tout ce temps à remédier aux vices particuliers des parties organiques; je crus devoir me contenter de ces palliatifs généraux, capables d'adoucir la constitution salée & muriatique du sang, & par conséquent de corriger le vice de la lymphe

qui aborde à ces parties. On aura peine à croire qu'avec un régime & des remedes aussi anodins, il ne se soit opéré aucun changement dans la malade. Mêmes fureurs, même écoulement, à la vérité un peu moins fétide, même jaunisse & roideur sur la peau. Je commençai néanmoins, le 1er de juillet, à employer des remedes un peu plus toniques, c'est pourquoi, sans interrompre l'ordre de ceux dont j'avois fait usage jusqu'alors, & sans rien changer au régime, j'observai, au lieu du sirop de pavot dans la bouillie du soir, d'y faire mettre quinze gouttes de la teinture anodine suivant la formule N° XIV; & au lieu de la quintessence diaphorétique, je lui mis dans le bouillon du matin quatre grains d'or de vie, dont la préparation a été long-temps un rare secret, & l'est encore pour beaucoup de gens. (*Voyez* la formule N° XV.) Cependant je me mis en devoir de travailler plus essentiellement aux accidens des parties.

Ces accidens étoient un prolongement

considérable du *clitoris*, avec des dartres, un abcès dans la matrice, qui s'annonçoit avec assez de malignité par l'âcreté & la puanteur de la matiere qui en découloit. Le nez étoit douloureux, & habituellement enflammé, tantôt plus, tantôt moins.

Le prolongement ou turgescence du *clitoris* avoit un peu diminué ; les dartres paroissoient avoir perdu de leur âcreté : je jugeai donc que les mêmes embrocations pourroient les guérir à la longue ; je m'occupai plus sérieusement de l'écoulement, qui annonçoit un ulcère ouvert dans la cavité de la matrice. J'ordonnai donc de faire les injections avec la formule N° XVI. J'eus la satisfaction au bout d'un mois, c'est-à-dire vers le 6 d'août, de remarquer un peu plus de tranquillité dans ma malade ; ses fantaisies étoient moins fréquentes, ses oppositions aux remedes moins considérables, ses mouvemens lascifs cédoient à la premiere menace ; l'écoulement devint d'une odeur & d'une couleur plus louable ; le nez étoit encore

un peu douloureux, mais ſans inflammation; enfin je pus m'appercevoir de l'effet de mes remedes. Mais que j'étois éloigné encore d'eſpérer une entiere guériſon! Cependant la jauniſſe, qui diſparoiſſoit peu à peu; m'annonçoit une révolution totale dans la machine. Je fis encore changer les injections, & j'en ordonnai ſuivant la formule No XVIII, que je faiſois répéter après les bains. D'ailleurs je fis continuer le régime & les remedes.

Je m'étois toujours oppoſé juſqu'alors au déſir qu'avoit le pere d'Eléonore de la voir, quand je lui annonçai que je commençois à trouver un changement ſenſible à ſa ſituation; il me témoigna que peut-être ſa préſence opéreroit quelque ſenſation qui produiroit un bon effet. Juſque-la elle n'avoit vu que ſes gardes & moi. Depuis quelques jours, lorſque je lui parlois de ſon pere, elle paroiſſoit tomber pendant quelques inſtans dans une rêverie profonde, comme auroit pu le faire une perſonne raiſonnable; j'en

conclus que l'image d'un homme auſſi cher ſe retraçoit encore dans ſes idées, que par conſéquent les fibres du cerveau pourroient peu à peu reprendre leur ton naturel. Enfin, le dernier du mois d'août, c'eſt-à-dire près de quatre mois après le commencement des remedes, j'introduiſis dans l'appartement le pere d'Eléonore.

J'étois convenu avec lui qu'il réſiſteroit à ces mouvemens de tendreſſe qui occaſionnent des larmes, parce que tout ce qui peut faire des impreſſions vives étoit dangereux dans cet état. J'avois prévenu ſa fille de ſon arrivée, afin de préparer le rapport des idées. Elle n'avoit pas plus répondu à cela qu'à toutes les choſes que je lui avois dites depuis qu'elle étoit chez moi. Le pere ne fut pas plus heureux; elle le regarda fixement, pouſſa néanmoins un ſoupir, & ſe détourna d'un autre côté, comme pour ne plus voir un objet qui lui fatiguoit la tête. Je ne m'attendois pas à une entrevue auſſi tranquille, auſſi ne

voulus-je pas qu'elle fût plus longue. Je lui conſeillai même de ne lui rendre que des viſites rares & courtes, & de ne lui faire aucune démonſtration qui pût la fatiguer. Le retour des fibres à leurs juſtes accords eſt une choſe néceſſaire pour qu'elle puiſſe vous reconnoître, lui dis-je : il ne peut être que fort lent ; ſi on veut en forcer la marche, au lieu d'avancer, on recule. Attendez donc patiemment du temps & des remedes ces parfaits accords qui rameneront à une parfaite connoiſſance ; c'eſt un point mathématique dont nous ne connoiſſons pas la diſtance.

Cependant dès ce moment je lui parlai tous les jours non-ſeulement de ſon pere, mais auſſi de ſes anciennes connoiſſances de ſon ſexe. Je l'entretenois auſſi de ſa campagne, de ſes promenades, de toutes les choſes enfin que je croyois les plus aiſées à être retracées dans ſa mémoire. Je ne me laſſois pas de lui parler, mais elle s'obſtina toujours à ne me pas répondre, non

plus qu'à son pere, qu'elle fixoit toujours avec le même étonnement.

J'avoue que ce silence obstiné me déconcertoit, voyant sur-tout que le reste alloit de mieux en mieux; car dès la fin de septembre l'ulcère de la matrice parut cicatrisé, la turgescence du *clitoris* n'étoit plus sensible, les dartres avoient absolument disparu, depuis quelques jours ses gestes n'avoient plus rien d'obscène; elle traitoit honnêtement ses gardes, elle étoit on ne peut pas plus docile à tous les remedes; il y avoit même plus de quinze jours qu'on n'usoit plus de bandage.

On se contentoit, à l'endroit des parties, de l'envelopper d'une flanelle imbibée qui faisoit quatre fois le tour du corps, & qui lui descendoit à moitié cuisse. Le jour on montoit ce bandage plus haut, pour lui donner l'aisance de se promener dans l'appartement; ce qu'elle faisoit peu, mais d'un air très-raisonnable, quoique infiniment triste. Moi-même elle me recevoit avec une

ıonnêteté diſtinguée, qui m'annonçoit un ›rdre dans ſes idées. Je ne balançai plus ı me perſuader que deux choſes s'oppo-ſoient à l'entier rétabliſſement de ma ma-ıade.

1°. La honte de reparoître dans ſa pro-vince, qui pouvoit tenir les fibres dans une enſion opiniâtre; 2°. une profonde triſteſſe, ›ccaſionnée par les idées déſagréables que :ette honte produiſoit en elle. Mais je me rompois, comme je l'ai reconnu depuis par on propre aveu. Le 22 octobre, une de es gardes vint me chercher avec précipi-ation. Venez, me dit-elle au plus vîte, Monſieur; Mademoiſelle a dormi profondé-nent toute la nuit, & ne fait que s'éveiller l'inſtant. Après nous avoir fixées, ma cama-ade & moi, elle nous a demandé qui nous tions. Nous lui avons répondu que, par ros ordres & ceux de monſieur ſon pere, ıous étions à ſon ſervice, pour la ſoulager lans ſa maladie. Où ſuis-je donc, nous a-·-elle dit? Vous êtes, lui ai-je répondu,

chez un ami de monsieur votre pere; si vous voulez, j'irai lui dire de venir vous parler. Je courus à l'appartement d'Eléonore avec une joie inexprimable. Elle me reçut avec cet air froid & languissant qu'elle avoit toujours eu dans le mieux de son mal, & me pria d'envoyer dire à son pere de la venir chercher, parce qu'elle ne vouloit pas m'être plus long-temps incommode. Je dépêchai sur le champ un exprès au pere d'Eléonore, pour l'informer de cette heureuse nouvelle. Il ne tarda pas à se rendre chez moi. Sa fille ne lui fit pas un accueil beaucoup plus tendre qu'à moi; elle reçut ses embrassemens avec bien plus de modération qu'il ne les lui donnoit, & lui dit: Je sors, mon pere, d'un songe bien long & bien fatiguant. Il faut que ce songe m'ait fait faire bien des sottises, pour vous avoir forcé à m'éloigner de votre présence. Si j'ai encore des droits sur votre tendresse, j'exige d'elle que vous me rameniez aujourd'hui chez vous, pour y jouir de tous

es droits que vous m'y avez toujours donnés. exige auſſi que votre maiſon ſoit impéétrable à tout le monde, excepté à Monſieur (en me montrant), & à madeoiſelle de Beaudéduit que je vous prierai e faire venir. Le ſervice de cette femme, n déſignant une de ſes gardes, me ſera ort agréable : elle eſt la ſeule qui n'ait point onné beaucoup de travail à mon imaginaon pendant mon malheureux ſonge.

Il ſeroit difficile de rendre les réponſes : les mouvemens de ce pere tendre. Il ccorda tout ce que ſa fille voulut, & je eus garde de m'y oppoſer. Il fut décidé ue nous paſſerions la journée chez moi, que le ſoir on ſe rendroit au château e M. de ***, où je ſuis reſté un mois ns preſque les quitter.

Eléonore a gardé long-temps le régime ue je lui ai preſcrit, qui conſiſtoit à ne anger que des viandes blanches, beaucoup laitage, du lait clarifié pour toute boiſſon. le a couché très-long-temps ſur un ſeul

sommier de crin. Son pere a eu le plu grand soin de ne la laisser voir qu'à de personnes gaies & vertueuses. Elle s'e mariée avec un jeune homme aimable dor elle fait les délices, & elle passe encor aujourd'hui pour la plus belle & la plu honnête femme de sa province.

Je n'ai rien à ajouter aux remedes ni la conduite qu'on a dû observer dans cett histoire. Celles qui ne pourront pas êtr guéries, en recevront au moins du soul gement, elles attendront la mort ave moins d'horreur & de désespoir.

Ce que je ne puis m'empêcher de recon mander aux parens à qui ces accidens arr vent, c'est, autant que l'aisance le le permet, de faire essayer sous leurs yeu tous les moyens que peut proposer un m decin expérimenté, & de ne se décider mettre ces malheureuses dans des maiso de force, qu'après avoir inutilement ten tous les remedes. Je dois leur conseill de ne jamais permettre que leurs fill

contracte

contractent la plus légere familiarité avec les domestiques des deux sexes.

Ceux qui sont en état de leur donner une gouvernante, doivent la choisir d'une âge un peu avancé, & d'une pureté dans ses mœurs irréprochable.

Si, malgré toute leur vigilance, un jeune cœur s'est engagé, ou bien que les mauvais conseils de quelque compagne aient donné lieu à l'imagination d'enfanter des déréglemens, dès qu'ils s'en appercevront, qu'ils ne se livrent pas à une sévérité cruelle pour y mettre ordre, mais qu'avec autant de modération que d'intelligence & de fermeté, ils emploient sur le champ les moyens que j'ai indiqués dans le second période, & le troisieme degré du premier.

Et vous maîtresses de pension, qui faites de l'emploi honnête de l'éducation un métier vile, sordide & mercénaire, songez que vous vous chargez de crimes quand vous commettez le soin de vos jeunes éleves à des sous-maîtresses, qu'un intérêt sordide

vous fait choiſir dans la lie du peuple, ou au moins dans le ſein d'une miſere preſque toujours occaſionnée par l'inconduite. Je finirai cet ouvrage par des obſervations ſur l'imagination, qui ne pourront être qu'utiles. Les médecins, les parens, le ſexe même, y trouveront des avis & des réflexions morales travaillées d'après nature, & autoriſées par des exemples réels.

OBSERVATIONS

Sur l'Imagination par rapport à la Nymphomanie.

SANS chercher à traiter métaphyſiquement cette partie intéreſſante de l'eſprit humain, je n'en dirai que ce qui eſt convenable & néceſſaire à mon ſujet. L'idée que j'en donnerai aura le plus de préciſion & le plus de clarté qu'il me ſera poſſible.

Un des points principaux auquel un mé-

decin doit s'attacher, eſt d'étudier les effets de l'imagination dans les maladies qu'il traite. Cette partie, un peu négligée dans la médecine, fait que l'on donne ſouvent à gauche, ou que l'on reſte étourdi & aveugle ſur la cauſe réelle de certains maux.

Les ſymptômes phyſiques intérieurs & extérieurs ſont véritablement des connoiſſances néceſſaires, mais malheureuſement on ne s'y borne que trop, & le médecin le plus ſavant à cet égard peut être dans le cas de ſe trouver embarraſſé, & même peut ſe tromper tous les jours dans le jugement qu'il doit porter, & dans la conduite qu'il doit tenir.

L'imagination eſt un miroir où ſe rendent les objets qui intéreſſent & qui font agir l'homme. La glace de ce miroir varie dans ſa compoſition comme tous les organes ; elle doit ſon jeu à la nature & aux préjugés, voilà le canevas ſur lequel elle travaille. La nature lui fournit les premiers objets & les penchans que le tempérament

décide. Cette glace grossit, diminue, multiplie ou rend les objets tels qu'ils sont, suivant son degré de perfection.

Quoique les premiers objets qui s'offrent dans ce miroir ne s'y portent que par le secours des sens, cependant l'imagination en enfante un nombre infini, fabriqués par des comparaisons & des rapports ; & il ne faut à ces objets que la vraisemblance pour exister.

C'est l'imagination qui est presque toujours le principe ou la mere de la plupart des passions & de leurs excès, car sans elle l'homme en auroit peu de déterminées ; il pourroit, il est vrai, boire, manger, exercer tous ses sens & satisfaire tous ses besoins à l'excès, mais ce ne seroient que des plaisirs actuels qui n'auroient pas été combinés, & il s'en tiendroit indifféremment à jouir des objets qui se présenteroient, sans avoir d'autres goûts décidés que ceux qui lui seroient procurés par l'habitude ou par l'occasion.

Il faut regarder l'imagination comme l'intendante de l'amour-propre ; elle suit l'impreſſion du tempérament : toujours inſtruite de ſes inclinations, elle travaille à les exagérer & à les favoriſer ; les ſens les lui tranſmettent ſimples & naturelles, & c'eſt elle qui les raffine, les augmente, les conduit & les fixe. C'eſt elle qui peint à un glouton le plaiſir de la table ; c'eſt elle qui lui peint les ſaveurs de tels ou tels mets ; c'eſt elle qui lui en fait rechercher ou même inventer l'apprêt ; c'eſt elle qui augmente ſon déſir de jouir & qui lui fait tout ſacrifier pour cela, & c'eſt elle enfin qui lui procure cette volupté & cette jouiſſance anticipées, qui rendent les réelles plus exceſſives & plus ſenſibles.

Cependant l'imagination n'a pas également la même force ni le même jeu ſur toutes les paſſions ; l'amour eſt une de celles ſur leſquelles elle travaille le plus ; & l'on peut dire qu'en celle-là elle monte le tempérament, & lui fait faire des efforts

au-dessus de sa propre nature ; il ne lui faut qu'une étincelle pour en faire bientôt un incendie ; ou, dans des circonstances contraires, elle retient & réprime les feux & la force que la nature pourroit avoir mis dans la constitution de ce même tempérament.

Dans le premier cas, un médecin doit être pénétrant, pour démêler les vraies causes du mal, lorsque le moindre symptôme, ou le moindre soupçon, le porte à croire qu'il peut venir de là.

Dans le second, il doit être intelligent, pour trouver dans cette même imagination une partie des remedes propres à guérir sa malade. Il n'y a point d'occasion où l'on puisse dire avec plus de vérité, *contraria contrariis curantur.*

C'est un point sur-tout bien important dans la maladie dont il est question ici ; car il y en a où elle peut se guérir, en se contentant de traiter simplement l'imagination ; mais il n'y en a point, ou du moins presque

aucune, où les remedes phyſiques puiſſent ſeuls opérer une cure radicale.

Il n'y a point de tempérament qui n'ait un germe de ce feu naturel & génératif, à moins que quelque vice ou quelque accident contraire à l'ordre de la nature ne s'y oppoſe; ce qui ne pourroit pas être pour lors un cas de Nymphomanie.

Les loix de la ſociété ſont des beſoins publics, auxquels il a fallu en ſacrifier pluſieurs particuliers; elles établiſſent des remedes & des préſervatifs qu'on a été forcé d'imaginer, pour parer à des maux réels qui détruiroient ou troubleroient l'ordre avantageux & même néceſſaire qui exiſte. C'eſt ainſi que ſe ſont établis les droits & les limites convenables à chaque ſexe. L'éducation honnête & ordinaire part de ce principe, & ſe ſoumet à ce remede. De là vient que les filles ſont élevées avec une retenue & une décence ſouvent capables d'irriter leurs paſſions, de cauſer une révolution & un dérangement dans le phyſique de leur

nature, & de les rendre victimes du bien public, lorſqu'un tempérament enflammé par la nature ou par l'imagination, cauſe ces accidens.

C'eſt pour cela que l'humanité ne ſauroit trop employer de ſoins pour remédier à cet inconvénient; ce devroit être un objet particulier de la médecine d'étendre ſes connoiſſances ſur ces maladies malheureuſes, dangeureuſes & difficiles à traiter & à découvrir, par rapport à la honte que l'éducation & les préjugés y attachent. Les parens mêmes doivent être les premiers à favoriſer les médecins à cet égard; non-ſeulement la tendreſſe doit les y engager, mais un intérêt particulier doit encore les y obliger, puiſqu'ils ſont dans le cas de participer à l'opprobre qui peut réſulter des ſuites de ces maladies. Continuons à examiner de plus près les effets de l'imagination.

La tendance d'un ſexe vers l'autre, vient d'un beſoin auſſi naturel que difficile à ſup-

primer. Il n'eſt point de moyens moraux capables d'impoſer ſilence à la nature. L'ignorance dans laquelle on éleve les jeunes perſonnes, peut bien rendre ce cri de la nature preſque inintelligible, mais elle ne ſauroit l'étouffer. Les myſteres qu'on lui fait deviennent bientôt le ſujet de tout le travail de ſon imagination. Ce qu'elle ſent ſans en développer les raiſons, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend ſans pouvoir pénétrer, tout irrite & échauffe ſes idées ; & ce germe de feu naturel & phyſique reçoit des forces par ſon imagination, & un accroiſſement par une nourriture ſurabondante & par une correſpondance aveugle ; alors le tempérament à peine formé acquiert des beſoins réels, qui, quoique inconnus, ſont capables de faire un ravage dangereux dans les parties qui ſont le ſiége de ces beſoins. Voilà ce qu'une imagination vive peut par elle-même opérer, ſans le ſecours d'autres connoiſſances que de celles que la nature a données. C'eſt alors au médecin à tirer

parti de cette ſituation, lorſqu'il a eu la prudence & l'adreſſe de la découvrir. Paſſons à d'autres plus critiques.

Il eſt rare qu'une fille parvienne à l'âge de puberté ſans acquérir bientôt des connoiſſances capables de la mettre ſur les voies de pénétrer les myſtères de l'amour. Son imagination la porte à mettre tout à profit pour y parvenir : des geſtes, des paroles échappées, des livres qui lui tombent entre les mains, enfin tout favoriſe ſes recherches, & ſa curioſité qui s'augmente avec ſes découvertes, & qui à la fin enfante les déſirs les plus vifs.

Outre cela, la fille la mieux élevée & la mieux gardée, eſt à même de communiquer avec les jeunes perſonnes de ſon ſexe ; c'eſt alors qu'un pareil commerce raſſemble leurs lumieres, leurs différentes idées, & procure à leur imagination des matériaux pour travailler & agir avec plus de forces & de ſuccès. J'ai très-ſouvent entendu, ſans être vu, la converſation de

plusieurs filles qui s'entretenoient sur cet article, & je ne saurois peindre la vivacité & les effets singuliers dont l'imagination est capable.

Bien plus : combien n'y a-t-il pas de filles sujettes à être corrompues par les domestiques ou les faux amis d'une maison ? de quel venin n'infectent-elles pas ensuite leurs compagnes ! Voilà des maux qu'on ne peut souvent pas parer ; mais il est nécessaire d'apprendre à les prévoir & à les connoître ; car ils sont la plupart du temps les premiers principes & les nourriciers de la maladie dont je traite. J'en ai vu tant d'exemples, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter un, où l'on verra le pouvoir qu'a l'imagination, les désordres qu'elle peut causer, & les abus où elle peut jeter les médecins.

Une fille, nommée *Julie*, tenoit le jour de parens riches & nobles ; son éducation & ses talens n'avoient point été négligés. Elle n'avoit qu'une sœur qui devoit partager

avec elle une fortune considérable. Ses grâces & sa beauté la rendoient intéressante à tous les gens à prétentions ; mais il sembloit que la nature eût été trop prodigue à son égard, son esprit & son tempérament étoient pleins d'une vivacité qui lui auroit donné plus d'agrément encore, si elle eût été plus modérée & moins dangereuse. Son cœur étoit un composé de soufre toujours exposé au flambeau de l'amour, & c'étoit une quintessence de feu qui couloit dans ses veines.

A peine Julie eut douze ans, qu'elle s'apperçut amplement de son existence. Son imagination lui peignoit sous les plus agréables couleurs l'heureuse situation dont elle avoit droit de jouir ; & ses qualités, qu'elle connoissoit un peu trop, sembloient lui répondre du bonheur dont elle se formoit une vive idée.

Elle avoit pour confidente & pour interprête de ses idées une jeune femme de chambre, nommée *Berton*. Cette fille, expé-

rimentée dans l'art de jouir, & initiée dans les ſecrets de Venus, étoit adroite à cacher ſon jeu. Vertueuſe Agnès aux yeux de la mere, intendante chere & voluptueuſe des plaiſirs de la fille, & Meſſaline dans les bras d'un amant; c'eſt ainſi que ſatisfaite, elle conduiſoit ſa barque avec un ſuccès qui ne fut pas de longue durée.

Julie devenoit tous les jours plus ſavante, ſans qu'on s'en doutât; & ſon imagination devenoit plus forte & plus dangereuſe. A la vue des jeunes gens dont elle connoiſſoit déja théoriquement les facultés, elle ſentoit des mouvemens vifs, qui portoient dans ſon cœur des déſirs qu'elle ne voyoit pas encore le moment de ſatisfaire. Ah! que chez elle le cri de la nature commençoit à opérer de révolutions! Elle l'entendoit, le ſentoit, & le comprenoit trop fortement pour ne pas lui obéir. Mais, hélas! c'étoit bien un autre cri qui ſe faiſoit entendre à ſes parens; c'étoit l'intérêt, l'honneur qui leur parloient, & qui retardoient les ſecours

naturels que demandoient les preſſans beſoins de leur fille.

Quoiqu'elle n'eût que treize ans, il ſe préſenta beaucoup de partis pour l'épouſer; ſes parens la trouvoient encore trop jeune, & ne vouloient point ſe preſſer de lui donner un mari, afin d'en trouver un plus digne & de ſa dot, & de ſa naiſſance.

Julie étoit alors dans cet état que j'ai dépeint dans les diſtinctions que j'ai faites de la *Nymphomanie* : elle étoit dans la premiere ſituation, que j'ai nommée *commençante. Sa raiſon* jouiſſoit *encore de tous ſes droits. La turpitude étoit encore capable de cauſer mille horreurs. Les ſaletés dont ſon imagination* étoit *remplie*, trouvoient *à combattre des impreſſions de pudeur & d'honnêteté, &c.*

Sans doute ſi ſon imagination eût été moins vive & moins bien ſuivie, & ſi ſon tempérament eût été moins violent, elle eût eu la force de ſe faire avec ſuccès à elle-même ce raiſonnement, *il n'eſt ni permis, ni honnête, d'obéir à une paſſion ſi honteuſe.*

Mais elle n'étoit pas organisée de façon à vaincre ce malheureux penchant. Ses fibres étoient dérangées par des tensions continuelles ; son sommeil étoit troublé par les vives impressions qu'elle recevoit le jour ; la chair délicate & exquise qu'elle faisoit, n'irritoit & n'échauffoit que plus son tempérament ; enfin les funestes secours & les dangereux discours de Berton ne donnoient que trop de succès à son imagination.

Plus Julie acquéroit de lumieres & d'âge, plus elle s'impatientoit d'être privée d'une jouissance qui lui paroissoit si agréable. La lenteur de ses parens à la lui procurer étoit d'autant plus cruelle pour elle, qu'elle ne trouvoit aucun moyen d'y remédier. La soumission, la honte, la pudeur, étoient des ennemis qu'elle ne savoit par où attaquer. A peine même osoit-elle découvrir à sa confidente une partie de ses désirs. Cet état fâcheux commençoit à la jeter dans une tristesse sensible. Tout l'ennuyoit, tout l'inquiétoit ; il lui échappoit même quel-

quefois des traits de mauvaise humeur vis-à-vis de ses parens ; mais les prétextes feints dont elle se servoit pour agir, détournoient toujours son pere & sa mere du vrai principe qui occasionnoit ce changement ; & les remedes qu'on y portoit, étoient plutôt contraires que propres à guérir le mal.

Berton, qui étoit pénétrante & qui en savoit plus que les autres, ne s'y trompa pas. L'intérêt mercénaire qu'elle prenoit à sa maîtresse, la porta à lui donner des secours à sa façon. Elle voulut d'abord essayer de l'engager à la patience, en lui représentant qu'elle étoit l'objet de la tendresse de son pere, que c'étoit ce qui retardoit ces momens si doux & si sensibles que l'amour lui préparoit ; qu'outre cela, elle étoit bien forcée de se soumettre aux volontés de ses parens, & que sans doute on ne tarderoit pas à faire ce choix qui devoit l'inonder de plaisirs, dès qu'il se présenteroit quelqu'un digne d'elle.

Pareil diſcours adouciſſoit moins les maux de Julie qu'il ne les rendoit plus ſenſibles. Elle ſavoit que ce choix pouvoit aller encore loin ; elle connoiſſoit la méfiance & l'indéciſion de ſes parens ; elle ſavoit auſſi combien leur avarice étoit capable d'y mettre obſtacle, & quelle peine ils auroient de ſe défaire d'une partie de leur fortune pour établir promptement leurs filles.

O préjugés cruels ! ô coutumes malheureuſes, dont les filles riches & de qualité ſont victimes, . . . diſoit-elle, ô ma chere Berton ! puis-je me voir tous les jours entourée d'une foule de jeunes gens aimables, puis-je, avec l'idée que tu m'as donnée de l'amour, attendre patiemment des momens que je prévois encore ſi loin de moi ? Faut-il que ſouvent, pour être trompée, il faille prendre des meſures ſi tardives, & qui preſque toujours révoltent la nature ! Faut-il que les parens ſoient capables de perdre tout ſouvenir de leurs jeunes ans, ou qu'ils aient une tendreſſe ſi cruelle & ſi

mal entendue ! Que diroit mon pere, si, pressé par une faim dévorante, il donnoit ordre à son cuisinier de lui servir à dîner, que le cuisinier courût aussitôt au marché, & que, n'y trouvant que des choses communes, il revînt sans rien apporter ? Cependant si mon pere, lassé d'attendre, appelloit le cuisinier pour savoir la cause d'un si long retard, que diroit-il si le cuisinier lui répondoit : « Monsieur, je suis bien fâché, » j'ai couru par-tout, mais je n'ai trouvé » que des choses communes & indignes » d'être mises sur votre table ; il m'est im- » possible de vous donner à dîner aujour- » d'hui ; j'espere que demain vous serez » traité comme vous le méritez ».

Crois-tu, Berton, que mon pere se contentât des raisons honnêtes de ce cuisinier, & qu'il imposât silence à son besoin, en attendant des secours dignes d'une faim de qualité ?

Berton, voyant que toutes ses raisons morales n'opéroient pas beaucoup sur sa

maîtresse, résolut de la soustraire à la tristesse par quelque autre moyen. Elle imagina que la lecture l'intéresseroit assez pour en faire diversion : elle ne manqua pas de faire un choix des romans les plus tendres, les plus lascifs & les plus voluptueux, & elle les mit dans ses mains par gradation.

Quel remede ! ... Il ne manquoit plus à Julie que cela, pour la décider à tomber dans cette situation que j'ai désignée dans le troisieme degré du premier période. Cette lecture fut pour elle semblable à un verre ardent qui rassemble les rayons du soleil pour les fixer dans une partie, & l'incendier; ce fut son imagination qui fut cette partie enflammée, & qui communiqua bientôt un feu nouveau & plus vif dans son cœur. La nature seule avoit parlé jusqu'alors; mais bientôt l'illusion, la chimere & l'extravagance jouerent leur rôle; les images lascives & voluptueuses, qu'elle dévoroit des yeux, acheverent sans peine d'exclure de son cœur ces sentimens d'honnêteté, de

piété, de pudeur & de respect que la nature avoit jusqu'alors respectés, & qu'elle n'auroit peut-être jamais pu vaincre sans les secours de l'art : elle acquit enfin la force malheureuse d'approuver en elle-même cette maxime horrible, *rien n'est si beau ni si doux que d'obéir aux amoureux désirs.*

Quoique sa tristesse semblât de temps en temps se dissiper, elle retomboit néanmoins assez souvent dans de profondes rêveries, causées par les moyens par lesquels elle cherchoit à se procurer les jouissances dont elle se faisoit de si agréables images ; &, decouvrant enfin toute l'étendue & la force de ses désirs à Berton, elle lui déclara la volonté décidée où elle étoit d'en venir aux expériences physiques.

Cependant depuis l'usage de ses livres, son imagination lui avoit tracé le plan d'une passion plus en regle ; son cœur sentoit du penchant à se fixer à un objet. Ses yeux commençoient à chercher sans cesse à ses côtés quelque héros qui, paroissant propre

aux amoureux exploits, fût digne de décider son goût.

En effet, Saint-Albin fut celui sur qui darderent les rayons de sa flamme; ce fut en sa faveur qu'ils se réunirent. Ce jeune homme s'en apperçut bientôt, son bonheur lui sembloit trop grand pour ne pas chercher les moyens d'en profiter. Il devint plus hardi & plus assidu, & il ne tarda pas d'apprendre de la bouche de Julie ce que ses yeux lui avoient déja si bien exprimé; mais on craignoit que ce Saint-Albin, qui étoit du goût des parens pour la société, n'en fût point du tout pour le mariage, n'ayant pas une fortune brillante.

Berton fut bientôt consultée & tourmentée, mais cette fille avoit une espece de prudence; elle ne vouloit point se prêter à des entrevues secrettes, qui lui auroient fait jouer un peu trop gros jeu: elle prit le parti d'user de ses dernieres ressources pour maintenir l'équilibre qu'elle voyoit sur le point de se perdre. Elle promit à

Saint-Albin de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour le faire réussir ; mais elle lui dit qu'il falloit qu'il commençât par prendre toutes les mesures possibles pour obtenir le consentement des parens,& qu'on verroit ensuite la tournure que prendroit cette affaire.

Pour déterminer Julie à se prêter à cet arrangement, elle employa tous les secours de l'art de la masturbation ; elle s'étoit persuadée qu'il n'y avoit plus que ce moyen capable de calmer & de distraire sa maîtresse, & elle ne balança pas à lui faire user de ce remede, qui cache presque toujours sous l'écorce de l'honneur & de la vertu, les désordres les plus honteux, & qui couve nécessairement les maux les plus cuisans & les plus dangereux, les remords les plus affreux, & souvent une fin ignominieuse, qui fait horreur à l'humanité.

L'art est bien dangereux, lorsque son secours procure les moyens de favoriser & d'assouvir une passion, & qui met en même temps le respect humain en sûreté. Que de

filles & de femmes qui ne ſont retenues que par la crainte & la vanité, & qui donnent à plein collier dans le déſordre, dès qu'elles croient avoir trouvé le moyen de paroître vertueuſes & ſages aux yeux du public! Cette funeſte manie de maſturbation, dont l'imagination eſt artiſanne, conduit à des excès dont on n'eſt inſenſiblement plus maître, & d'autant plus dangereux, qu'il ne ſe trouve jamais d'obſtacles dans l'action, que ceux que fait naître l'épuiſement, ou l'extinction des forces; ſituation triſte & abominable que j'ai déſignée, dans la ſeconde diſtinction de cette maladie, par *confirmée*.

Les démarches que fit Saint-Albin pour obtenir Julie de ſes parens, ne furent pas heureuſes; au lieu de réuſſir, elles firent naître des craintes & des ſoupçons; il devint dangereux & ſuſpect: bref, pour couper court à une inclination qui ne plaiſoit pas, on le pria très-poliment de porter ailleurs ſes prétentions, & de ceſſer totalement le cours de ſes viſites.

L'ufage que faifoit Julie du rémede de Berton, joint à l'efpérance de pouvoir pofféder bientôt fon amant, opéra d'abord dans elle un changement fenfible; fa gaieté & fes grâces ordinaires parurent vouloir fe rétablir. mais, dès qu'elle apprit l'exclufion de Saint-Albin, elle fut défefpérée; elle chercha à adoucir cette difgrace en redoublant fon indigne manœuvre. Son imagination & fon tempérament ardent la porterent bientôt à un excès fatal; un dégoût général & une mélancolie noire la rendirent infupportable à elle & aux autres; toujours feule, elle évitoit tous les objets qui pouvoient la diftraire de fa paffion. Une pâleur jaunâtre & une maigreur fenfible la défigurerent; une chaleur exceffive la confumoit intérieurement & extérieurement; fes fibres & fes organes dérangés par un mouvement continuel & des tenfions furnaturelles, lui caufoient fort fouvent des accidens fyncopiques qui donnoient de terribles alarmes. Cette fituation étourdit les parens qui

qui ne prenoient point la route d'en découvrir la cause ; ils firent appeller le médecin qui ordonna des remedes d'après les conjectures hasardées qu'il avoit faites.

La malade n'en alloit pas mieux ; elle sacrifioit toutes les forces qu'elle pouvoit rassembler à satisfaire son imagination par son exercice ordinaire ; les remedes qu'elle prenoit ne faisoient qu'augmenter ses feux, & irriter son mal. Les saignées qu'on lui faisoit aidoient à l'épuiser ; elle ne tarda pas à tomber dans le dernier degré de la maladie que j'ai désignée par *désespérée*. Les fibres du cerveau commencerent à être attaquées vivement, & le délire maniaque s'annonça comme je l'ai déja ci devant dépeint.

Quoique les symptômes de la maladie fussent assez clairs, les parens & le médecin s'obstinerent à être aveugles, & ils attribuoient à d'autres causes les effets surprenans qu'ils voyoient opérer. Mais voici ce qui arriva, & qui donna lieu au médecin de former de nouvelles conjectures toujours fausses.

Le délire maniaque qui s'étoit emparé du cerveau & de toutes les facultés de Julie, lui faisoit tenir des discours & faire des gestes qui dévoiloient une lubricité furieuse, & une indécence qui faisoit horreur. Le médecin s'étant aproché pour lui tâter le pouls, elle saisit la main de cet homme avec une force & une fureur étonnantes. Les efforts qu'elle faisoit & les secousses qu'elle se donnoit, la découvrirent, & le médecin apperçut sur son linge des taches d'une couleur qui lui fit soupçonner qu'elle devoit sa misérable situation à un commerce impur & prématuré. Bientôt ses soupçons se tournerent en certitude : il ordonna qu'on fît changer de linge à la malade, il examina avec attention celui qu'elle quittoit ; alors il décida que la matrice étoit enflammée & ulcérée, que les vésicules, les fibres & les organes voisins de cette partie, étoient attaqués, qu'un virus très-mordicant rongeoit les orifices des glandes ; il conjectura enfin que cela avoit été occasionné par un commerce

qu'elle avoit eu avec quelque homme vérolé, qui lui avoit communiqué ce mal. A l'égard de l'aliénation d'esprit où elle étoit tombée, il décida que quelqu'un avoit voulu traiter secrettement la malade; que les remedes dangereux par leur qualité & leur dose, ou par la préparation du mercure, avoient attaqué les fibres du cerveau, ce qui lui causoit ce délire, qui dévoiloit les actions impudiques auxquelles elle s'étoit livrée.

D'après la décision du médecin qui paroissoit très-bien déduite, Berton fut violemment soupçonnée & menacée. Ce qu'elle répondoit aux questions qu'on lui faisoit, ne s'accordoit point du tout avec les idées du médecin. Elle étoit sûre que Julie n'avoit jamais vu d'homme, & elle n'étoit pas assez imbécille pour croire que la masturbation seule fût capable de donner la vérole: elle répondoit donc avec autant d'effronterie que de raison, que sûrement le médecin se trompoit, qu'elle donnoit sa tête pour caution

que sa maîtresse n'avoit non-seulement pas eu de commerce impur avec quelque homme, mais pas même le moindre tête-à-tête indécent, & qu'on devoit consulter quelque autre médecin.

La fermeté & l'assurance de Breton rendoient le cas aussi étonnant que délicat; & les parens, voulant vérifier un fait si important, firent appeller un nouveau médecin.

Celui qu'on fit venir joignoit à la science cette pénétration, cette intelligence & ces connoissances morales qui sont si propres & si nécessaires pour aider & secourir heureusement le physique; il avoit, outre cela, fait une étude particuliere de la Nymphomanie. A peine eut-il vu la malade, qu'il combina judicieusement sa situation avec tous les discours qu'il entendoit: il fit des questions adroites aux parens & à Berton, & d'un ton aussi assuré que vrai il déclara Julie nymphoniaque. Il fut plus loin; il découvrit, par son adresse, tout le

fond de l'affaire, qui malheureusement pour Berton acheva de prouver ce qu'il avoit avancé. Cette femme-de-chambre fut chassée, mais trop tard.

Ce médecin sage & intelligent ne cacha point aux parens l'état affreux & désespéré où étoit leur enfant; il indiqua les remedes propres à adoucir le mal. Ces remedes firent bien quelque effet, cependant Julie ne reprenoit point de bon sens : elle étoit moins ardente, mais le délire existoit toujours. Alors le médecin ne voyant plus qu'un seul remede capable de la rendre entiérement à elle-même, il le proposa à ses parens.

Comme il étoit instruit parfaitement du principe & de la progression de la maladie, & qu'il vit combien l'imagination y avoit eu part, il crut que c'étoit à l'imagination qu'il étoit absolument nécessaire de remédier, en continuant néanmoins les autres remedes physiques. Il déclara donc au pere & à la mere que, s'ils vouloient voir le prompt rétablissement de leur fille, le seul

remede pour y parvenir étoit entre leurs mains ; qu'ils n'avoient qu'à procurer à Julie la vue & l'entretien de Saint-Albin, & consentir à leur union ; qu'il répondoit, pour ainsi dire, de l'effet heureux que cela opéreroit.

Les parens reçurent très-mal cet avis. L'honneur, la vanité, l'intérêt, l'emporterent sur la tendresse paternelle. Quelle honte, quelle humiliation ne trouvoient-ils pas, outre cela, à faire de pareilles démarches ?

Saint-Albin n'avoit pas pour Julie un amour assez romanesque pour persister malgré l'intention des parens ; le congé qu'il avoit reçu lui avoit dépeint des obstacles trop violens à surmonter ; ne voulant pas y perdre son temps & ses peines, il avoit pris raisonnablement son parti & porté ses vues ailleurs ; il avoit même déja formé quelques engagemens avec une autre demoiselle, parti aussi avantageux que Julie. Lorsqu'il apprit l'affreuse situation de cette malheu-

reufe ; faifi auffitôt par des fentimens de pitié & d'humanité, fe rappelant cette ancienne tendreffe qui caufoit ce malheur, il prit le parti d'aller fe préfenter lui-même chez les parens de Julie, ne doutant pas que fa préfence & fa voix n'occafionnaffent quelque révolution heureufe fur cette fille.

Malgré cette pénétration humble & modefie qu'il montra, cette douleur muette & intéreffante, qui étoit peinte fur fon vifage, il fut fort mal reçu de la mere qui lui dit d'un ton fier & inhumain, qu'il étoit bien hardi de fe préfenter encore chez elle ; que l'indifpofition de fa fille n'avoit aucun rapport avec lui ; & que c'étoit fans doute des gens d'auffi mauvaife foi que lui, qui avoient eu l'impudence de donner lieu au bruit infultant qui fe répandoit fi mal-à-propos.

Saint-Albin déconcerté, confus & outré de cette réception & des fentimens abominables de cette marâtre, fe retira prudemment, mais il fut puni auffi cruellement

qu'injuftement de la démarche honnête & humaine qu'il venoit de faire ; car fa feconde maitreffe l'ayant fue, en fut offenfée au point qu'elle rompit tout-à-fait avec lui, &, fans vouloir entendre la moindre raifon, ne voulut plus le voir.

Les parens de Julie, voyant au bout d'un certain temps qu'il n'y avoit plus d'apparence de guérifon, prirent le parti d'éloigner de leurs yeux cet objet de honte, capable fans doute de leur reprocher à chaque inftant, & leur imprudence, & leur inhumanité : ils la firent tranfporter dans un couvent pour y fubir le fort des folles.

Le nouveau médecin ne perdoit pas de vue cette malheureufe, il prefcrivit un régime & des remedes. Au bout de trois ans, elle reprit infenfiblement l'ufage de la raifon. Quoique les mercénaires barbares qui la gardoient, viffent de très-mauvais œil cet heureux rétabliffement, & qu'elles priffent même des moyens pour qu'il reftât ignoré, il parvint cependant aux oreilles des parens

qui, après s'en être exactement assurés, la
rent revenir auprès d'eux.

Julie trouva à son arrivée du changement
ans la maison. Sa sœur cadette avoit fait
n mariage très-brillant & très-avantageux;
ar on la regardoit comme une fille unique.
a situation où elle vit cette sœur mariée,
t une si grande impression sur son ima-
ination, qu'elle ne tarda pas à retomber
ans le même état & dans les mêmes acci-
ens où elle avoit été. On fut obligé de la
eléguer derechef dans son affreuse retraite.
u bout de quelque temps, sa fureur ma-
iaque se changea en imbécillité, soit par
es traitemens durs qu'elle y éprouvoit,
oit par le peu de soin qu'on mettoit à
ire les remedes qui lui auroient été neces-
aire. Voilà l'état où je l'ai vue il y a un
n, & où elle est sans doute encore, sans
spoir de guérison.

Cette aventure est un tableau assez frap-
ant du pouvoir & des effets dangereux de
imagination. Il produit des preuves assez

claires & assez fortes du besoin d'intelligence & de soins que doit avoir un médecin, principalement dans cette maladie, que la négligence & les bévues rendent si cruelle. Le sort de Julie, qui n'est malheureusement que trop vrai & que trop réel, fait horreur à l'humanité ; puisse-t-il servir de leçon aux filles, aux parens & aux médecins !

Il en est sans doute, parmi ceux qui exercent cet art, qui n'ont pas besoin de cet avis. J'en connois un, entr'autres, qui dans une occasion a été bien récompensé de son intelligence & de ses soins : voici en deux mots ce qui lui arriva.

Ce médecin, plus habile encore dans les maladies où l'imagination a part, que dans celles qui ne sont que physiques ; ce médecin, dis-je, eut une Demoiselle nymphomaniaque à traiter. Il employa d'abord les remedes physiques propres à la cure de cette maladie. Cette fille étoit sur le point de tomber dans le dernier période ; voyant que

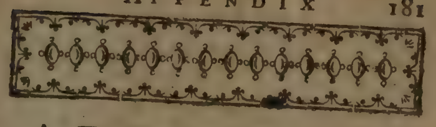
es remedes physiques ne suffisoient pas, il
igea qu'il falloit attaquer l'imagination; il
fit avec tant d'art & de succès, qu'il réta-
lit entiérement sa malade. La grace avec
quelle il opéroit, purifia, adoucit & fixa
s sentimens tendres de celle qu'il traitoit.
es parens, au comble de leur joie, sentant
obligation impayable qu'eux & leur fille
voient à ce médecin, s'appercevant en
utre du goût qu'elle paroissoit avoir pour
i, le prierent de vouloir bien l'accepter
n mariage pour gage de leur reconnoissance.
'étoit pour le médecin une fortune bien
u-dessus de ses espérances & de ses pré-
ntions; aussi n'hésita-t-il pas un instant à
cepter l'offre agréable & généreuse de ces
rens; & il cimenta des nœuds qui ne
ent qu'augmenter le bonheur de la Demoi-
lle en comblant le sien.

C'est assez de ces deux exemples, qui
t des rapports essentiels à tout mon ou-
age, pour donner des idées heureuses &
nsibles de mes principes. Je serai toujours

satisfait quand ils ne feroient qu'ouvrir une carriere nouvelle à une plume plus énergique, qui voulût les développer avec toute l'élégance que mérite une matiere si intéressante. J'aurai eu la gloire d'avoir posé la premiere pierre d'un édifice qui fera honneur à l'humanité, en sauvant celui de plus d'une famille, & en secourant une des plus sensibles miseres qui humilient, vexent & déshumanisent, pour ainsi dire, le premier des animaux.

FIN.

APPENDI



APPENDIX DES FORMULES.

N° I.

℞. Pulpe récente de Caſſe, une once & demie.

Manne choiſie, deux onces.

Criſtal minéral, une dragme.

Faites fondre dans un gobelet d'une décoction faite avec deux dragmes de Séné & un grain de Tartre émétique. Le tout pour une doſe.

N°. II.

℞. Racines de grande Conſoude,
de Guimauve,
de Chiendent,
de Biſtorte ana m. j.

Faites cuire ces racines un demi-quart d'heure dans l'eau bouillante, à la mesure de six pintes; ajoutez-y une demi-once de bois de réglisse raclé bien menu. Faites-lui prendre deux bouillons. Retirez votre eau du feu: quand elle sera refroidie, vous les mettrez dans des bouteilles sans les boucher, & les gardez dans un lieu frais, ou à la cave.

No. III.

℞. Racines d'Althæa, demi-once.
Graines de Lin & de Psyllium, de chacune une dragme.
Savon blanc rapé, une dragme.
Sucre de Saturne, six grains.

Faites bouillir le tout un demi-quart d'heure dans une chopine d'eau, &c.

No. IV.

℞. Un demi-setier d'eau. Faites-y infuser pendant 24 heures une once de Potasse. Filtrez le plus promptement qu'il vous sera possible cette eau par un papier gris, dans un entonnoir ouvert. Mêlez

à cette

à cette eau ainsi filtrée deux onces d'huile de noix fraîche & tirée à froid. Cela forme une espece de crême.

N°. V.

℞. Feuilles de petite Absinthe bien épluchees & séchées à l'ombre. Clous de Girofle, une once. Sucre candi, une once. Ambre gris, une dragme. Aloès, Mastic, Gomme Adragant, de chacun une dragme & demie. Réduisez le tout en poudre subtile, mettez dans une bouteille de verre. Versez par dessus une chopine d'Esprit de Vin rectifié. Bouchez exactement le vaisseau avec une vessie mouillée; faites-le digérer à une chaleur très-douce & presque insensible, pendant quinze jours: vous aurez une quintessence diaphorétique, dont les qualités sont supérieures. Quand la liqueur est refroidie, on la filtre à travers le papier gris, dans un entonnoir hermétiquement couvert, & on

la met dans des bouteilles bien bou-chées. Plus cette quinteſſence eſt vieille & plus elle acquiert de vertu.

No. VI.

℞. Racines de Nénuphar,
d'Althæa, ana ſs.
Graines de Lin,
de Laitue,
de Concombre,
de chacune une demi-dragme.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'ea où les maréchaux éteignent leur fer, pendant un demi-quart d'heure; faitez-y diſſoudre enſuite ſix grains de Sucre de Saturne.

Cette compoſition ſe corrompt aiſément ainſi que toutes celles où entrent les émolliens; c'eſt pourquoi on n'en doit jamai faire que ce que l'on prévoit pouvoir conſommer pendant vingt-quatre heures.

No VII.

℞. Feuilles de Mauve,

de Guimauve,
de Seneſſon, ana m. j.

Faites-les bouillir un demi-quart d'heure ans un bouillon qu'on aura fait avec un une poulet écraſé ; ajoutez une once d'huile 'Amandes douces à la colature, quand elle ra dans la ſeringue.

Ce lavement eſt délayant, rafraîchiſſant tonique tout enſemble.

Nº. VIII.

℞. Pulpe récente de Caſſe, trois onces.
Faites-la bouillir dans deux bouteilles d'eau. Paſſez, & faites diſſoudre dans la colature ſix grains d'Emétique.

Vous mettrez infuſer dans cette colature endant la nuit, dans un vaſe bien couvert,
Follicules de Séné, deux dragmes.
Rhubarbe en poudre, trois dragmes.

Le matin, vous paſſerez la liqueur, & la ettrez en bouteille.

Comme les purgatifs ſont relatifs, on rêtera l'uſage de celui-ci, lorſqu'on en erra des effets ſuffiſans.

N°. IX.

℞. Une chopine d'eau.
Deux cuillerées de Vinaigre.

Mêlez, & faites-y diſſoudre quatre grains de Sucre de Saturne.

N°. X.

℞. Graines de Citrouille,
de Courge,
de Concombre,
de Melon, ana dragm. j.

Broyez ces graines dans un mortier, en les humectant avec l'eau diſtillée de Nénuphar, à la quantité de quatre onces; paſſez, & mêlez avec la colature une once de ſirop de Nymphea, ou de Violette, ou d'Althea.

N°. XI.

℞. Un poulet maigre, une livre de rouelle de Veau, une demi-poignée d'Orge, quatre Ecreviſſes broyées.

Mettez-les dans une pinte & demie d'eau. Faites cuire à très-petit bouillon, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à une pinte.

Ajoutez-y Feuilles d'Aigremoine,
de Pimprenelle,
de Scolopendre,
de Chicorée ſauvage,
de Fumeterre,
de Creſſon,
de chaque une demi-poignée.

Faites encore bouillir une ou deux minutes; puis retirez votre pot du feu, & laiſſez infuſer vos herbes pendant une heure; enſuite paſſez le tout avec une toile forte, à travers laquelle vous exprimerez le ſuc des herbes & des viandes. Il vous reſtera une pinte de colature, que vous partagerez en deux bouillons.

N°. XII.

℞. Une chopine de Petit-lait clarifié, dans laquelle vous aurez fait infuſer pendant 12 heures une dragme de Safran oriental; faites-y bouillir pendant un demi-quart d'heure,
Feuilles de Plantain,
de Mauve,

Racines de Guimauve,
de Nénuphar, ana ſs.
Une tête de Pavot blanc.

Paſſez la colature ſans expreſſion, & mettez-la dans un vaſe propre pour l'uſage.

N. B Que ces injections doivent ſe renouveller tous les jours, parce qu'elles s'aigriſſent facilement, & qu'alors elles pourroient faire plus de mal que de bien.

N°. XIII.

℞. Semences de Chicorée,
de Laitue,
d'Endive,
de Pourpier, ana une dragme.

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau avec les Feuilles d'Althea,
de Mauve, ana m. j.
Racines d'Althea,
de Nénuphar, ana ſs.
Une tête de Pavot.

Paſſez, & mettez la colature dans un vaſe propre pour l'uſage.

B. N. Il faut renouveler cette décoction tous les jours.

N°. XIV.

℞. Deux onces du meilleur Opium, une once de Safran, une dragme de Canelle en poudre, autant de Clous de Girofle. Mettez le tout en infusion dans une bonne chopine de Vin d'Espagne, pendant trois jours, à une chaleur aussi modérée que celle du soleil; coulez la liqueur, & gardez-la dans des bouteilles bien bouchées.

N°. XV.

℞. Douze onces de Vif-Argent revivifié du Cinabre, ou du Sublimé; broyez-le dans un mortier de marbre avec un pilon d'un bois dur & pesant, en y ajoutant deux dragmes d'Or, qu'on aura réduit en limaille. Jetez-y de l'eau froide, & continuez à broyer. Jetez l'eau qui sera sale; & repétez cette lotion en continuant de broyer,

jusqu'à cinq & six fois. Laissez sécher cet amalgame d'Or & de Mercure, que vous mettrez dans un matras où vous ajouterez du bon Esprit de Vitriol, jusqu'à ce qu'il passe la matiere d'un doigt ; vous laisserez votre matras sur les cendres chaudes pendant 24 heures, ensuite vous le laisserez digérer à froid pendant huit jours ; après quoi vous prendrez un petit alambic, vous y jeterez votre dissolution. Adaptez un chapiteau & un récipient, distillez, & remettez dans l'alambic ce qui sera sorti dans le récipient ; redistillez ainsi jusqu'à cinq fois, & la derniere fois jusqu'à sec ; mettez la matiere qui restera en poudre dans un plat de terre non verni, sur un feu de charbon ; laissez-la rougir pendant 4 ou 5 heures, & renfermez-la ensuite dans une bouteille. La dose de cette poudre est depuis trois grains jusqu'à six.

N°. XVI.

℞. Orge cru,
Lentilles,
Feves avec leur peau, de chacune une once.
Feuilles d'Aigremoine,
d'Abſinthe,
de Chèvre-Feuille,
de Marrhube, de chacune une demi-poignée.
Racines d'Ariſtoloche,
d'Iris, de chacune une dragme.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, environ un quart d'heure. Paſſez, & coulez dans un vaſe convenable pour l'uſage.

Cette décoction peut très-bien ſe garder deux jours.

N°. XVII.

℞. Racines de grande Conſoude,
de Biſtorte, ana m. ſs.
Feuilles de Plantain,
de Prêle,

de Bourse-à-Pasteur,
de Sanicle,
de Pilofelle,
de Mille-feuilles, ana m. ß.
Et de Roses rouges, une pincée.

Faites-les bouillir une ou deux minutes dans une pinte d'eau; coulez, & passez dans un vase propre pour l'usage.

N. B. Cette décoction peut se garder comme la précédente.

Fin de l'Appendix.

REMEDES

Que j'ai annoncés pour les Fleurs-Blanches.

L'UN eſt extérieur, & l'autre intérieur. On peut tantôt les employer ſéparément, mais plus ſouvent il convient de les adminiſtrer enſemble. Il eſt même des cas où ils deviennent inſuffiſans. Mais comme, dans les plus ordinaires, je les ai toujours employés avec ſuccès, je ne crains point de les rendre publics, en prévenant, 1°. de remédier à l'engorgement des premieres voies dans la partie qu'elles péchent; 2°. d'accompagner ces remedes d'un régime exact, deux choſes ſur leſquelles on fera très-bien de conſulter ſon médecin.

Le ſexe aura de quoi ſe ſatisfaire plus amplement ſur cette matiere dans mon Avis aux Dames ſur leur ſanté, ouvrage qui ſera dans peu entre ſes mains, & qui y ſeroit

déja, si un avis qui m'a été demandé sur les signes univoques de la grossesse, ne m'eût conduit, comme malgré moi, aux recherches les plus exactes sur les fausses grossesses, qui déshonorent tous les jours les demoiselles les plus respectables, & jettent dans les familles l'horreur & le désespoir. Cette matiere m'a paru tout d'un coup si digne de ma tendresse pour l'humanité, que dans l'instant j'ai abandonné mes autres travaux, pour m'occuper uniquement à venger le sexe des jugemens prématurés du public.

Remede extérieur.

Prenez une livre de Litharge d'or bien porphyrisée.

Une pinte de Vinaigre de Vin le plus fort.

Faites-les bouillir ensemble dans un pot de terre verni, pendant une heure & demie, en tournant sans cesse. Laissez refroidir & reposer la matiere dans un lieu propre. Il surnagera

surnagera une liqueur rouge, que vous prendrez avec une cuiller, & la mettrez dans un flacon pour vous en servir au besoin.

On prend une cuiller à café de cette liqueur, & deux cuillers à café d'esprit de Vin camphré, qu'on met dans une pinte d'eau filtrée, mesure de Paris.

Quand on veut s'en servir, on remue bien la bouteille, puis on en verse dans une tasse qu'on fait tiédir au bain-marie; ensuite on en remplit une seringue, qu'on injecte avec beaucoup de douceur & de précaution dans la matrice. On réitere souvent dans le jour ces injections, en prenant une posture plus commode pour les garder au moins un demi-quart d'heure.

Nous avons obligation de ce remede, d'autant plus merveilleux qu'il est simple, à M. *Goulard*, Professeur & Démonstrateur royal de Chirurgie de l'Université de Montpellier; & notre reconnoissance pour lui seroit sans bornes, si, trop idolâtre de sa production, il n'en avoit étendu l'usage

jusqu'à l'intérieur : ce que les maîtres de l'art, malgré la vénération qu'il conserveront toujours pour M. *Goulard*, n'oseront jamais adopter. Heureux si ces mêmes maîtres étoient tous également d'accord pour respecter les talens & les lumieres supérieures de M. le baron *de van Swieten*, & cependant se réunissoient avec la fermeté qu'inspire l'évidence, pour proscrire sans cesse le poison le plus violent & le plus subtil, je veux dire le sublimé corrosif, qu'il a eu le malheur de recommander contre les accidens vénériens. Si cet homme, digne d'ailleurs de tous les éloges des personnes de l'Art & des honnêtes-gens, vient enfin un jour à s'attendrir sur l'humanité qu'il a désolée de bonne foi par ce cruel remede, que le ciel en fureur a laissé imaginer à nos dangereux chimistes, alors il n'y aura point d'Académie dans l'univers qui ne doive ériger à sa gloire de ces monumens solides que les révolutions des temps ne sauroient détruire ; car, par cette rétractation glo-

rieuſe, il rendra autant d'hommes à la ſociété, que les guerres les plus ſanglantes en peuvent anéantir. Cette digreſſion paroîtra peut-être un peu déplacée; mais il a fallu ſoulager mon cœur, qui en étoit depuis trop long-temps oppreſſé.

Remede intérieur contre les Fleurs-Blanches.

Prenez des écorces d'Orange & de Citron confites, de chacune deux onces; Clous de Girofle & Canelle, de chacun deux dragmes. Muſcade rapée, une dragme; de la bonne Thériaque, trois dragmes; des Yeux d'Ecreviſſes, une once.

Mettez en poudre tout ce qui peut être pulvériſé, & broyez le tout long temps dans un mortier avec les écorces confites, juſqu'à ce que cela ſoit bien réduit en pâte; ajoutez-y trois dragmes de Rhubarbe bien choiſie en poudre ſubtile; broyez encore juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé, en y mêlant du ſirop de coing ce qu'il en

faut pour le réduire en forme d'opiat un peu solide, qu'on mettra en pot, & qu'on gardera pour l'usage dans un lieu frais.

La malade doit en prendre le matin à jeun, & le soir en se couchant, de la grosseur d'une aveline.

Cet opiat est un excellent stomachique, & j'en ai fait des expériences aussi heureuses que fréquentes dans les Fleurs-Blanches qui dépendent du vice de l'estomac; ce sont les plus ordinaires.

FIN.



